MARC CHADOURNE
ET
MAURICE GUIERRE

MAREHU REHU

CROYANCES
LÉGENDES
COUTUMES
ET TEXTES
POETIQUES
DES MAORIS
D'O-TAHITI

AVEC
14 ILLUSTRATIONS
DE
GAUGUIN



LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA-EDITEUR
110 Bd St-GERMAIN-PARIS



[illegible]



MAREHUREHU

MARC CHADOURNE et MAURICE GUIERRE

MAREHUREHU

entre le jour et la nuit

CROYANCES, LÉGENDES, COUTUMES ET TEXTES POÉTIQUES

des

MAORIS d'O-TAHITI

avec

QUATORZE ILLUSTRATIONS

de

GAUGUIN

LIBRAIRIE DE FRANCE
110, Boulevard Saint-Germain
PARIS
1925

JUSTIFICATION DU TIRAGE.

Il a été tiré de cet ouvrage ving-cinq exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 25 et cinq cents exemplaires sur vélin teinté, numérotés de 26 à 525.

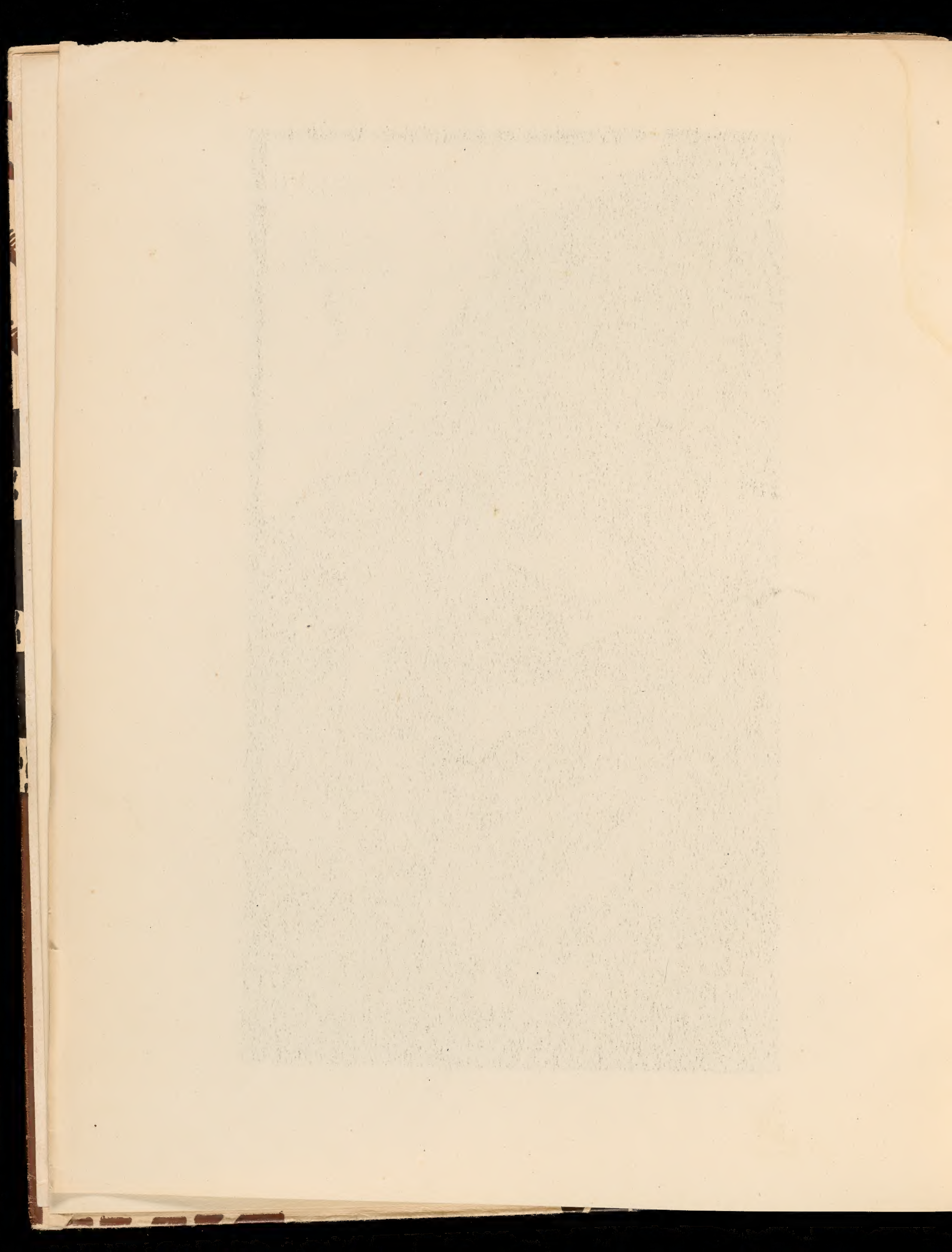
EXEMPLAIRE N°

158



IN OFFICINA SANCTANDREANA,
cIↃ IↃ LXXXIX


TE FARURU



Marc CHADOURNE et Maurice GUIERRE

MAREHUREHU

entre le jour et la nuit

CROYANCES, LÉGENDES, COUTUMES ET TEXTES POÉTIQUES
des
MAORIS d'O-TAHITI
avec
QUATORZE ILLUSTRATIONS
de
GAUGUIN

" O te puoe te muhu no te taala ana'e iho o tei ite faaoro "
La coquille murmure pour celui seul qui sait entendre

“MAREHUREHU”[1]

Entre le jour et la nuit...

Archipels, poussières d'îles “ sur les flots bouclés de l'Océan couleur de béryl ”, ce Pacifique où Forster, le compagnon de Cook, naturaliste philosophe de l' “ Aventure ” évoquait, à chaque découverte, l'antique Hellade et ses gloires premières. Cimes surgies, masses de lave bleue, ruisselantes d'eaux vives, d'ombres, de feuillages, terres de mythologies entre les Olympes des nues ; ou bien simples guirlandes de corail et de palmes affleurant à la nudité des eaux. Continents engloutis ? Terres amphibies ouvrées par des siècles de travail sous-marin ? Les océanographes ont bâti de savantes hypothèses. La palme sur le corail blanc des grèves pose une ombre ; l'oiseau de mer, la tortue marine sur le sable laissent des traces enchevêtrées : on ne déchiffre pas ces énigmes. Le ciel miraculeux est sans réponse.

Eux, d'où venaient-ils ? Maoris : race mystérieuse entre toutes. Atlantes survivants des continents submergés ? Migrateurs portés vers le soleil par les courants séculaires d'Amérique ou d'Indonésie ? La toile de Gauguin où, sur quelques pieds de couleurs, se rejoignent la jeunesse et le déclin de leur destinée fait peser, avec la même lumière, le même silence. Une autre angoisse aussi.

Ils vivaient. Sans âge et sans histoire, le génie des peuples heureux habitait leur société harmonieuse. Leur civilisation — réplique troublante à l'antipodique Hellade — on ne pouvait la dire primitive.

(1) *U* se prononce *ou*.

Là plus d'interrogation, peu de mystères : les navigateurs, Cook, Wallis, Bougainville, ne rêvaient pas.

Les hunes de leurs frégates venaient à peine de poindre à l'horizon des îles. Aux promontoires, dans l'ombre des arbres sacrés, les sanctuaires, *Maraë*, dressaient leurs pyramides de basalte entre de vastes enceintes de corail. Grands prêtres, gardiens d'images, porteurs d'idoles y avaient leur demeure, offraient les sacrifices, entretenaient les autels. Les grands chefs *Arii*, y tenaient leurs assises. Invocations et sacrifices, sacres et funérailles, offrandes, oracles et augures, fêtes des saisons, déroulaient à ciel ouvert devant les images de bois ou de pierre, les autels funéraires, les trophées, les emblèmes, parmi les vaticinations des inspirés et les lamentations des pleureurs, leurs rites séculaires et leurs complexes liturgies. Rites et dieux s'apparentaient étrangement aux plus vieilles religions du monde : Taaroa, le créateur, Brahmah des îles ; Hina, son épouse, déesse de la lune, de l'air et de l'eau, mère des dieux ; Oro, dieu du soleil, — Apollon revenu ; Fanaura, Fatau, Hiro, — Bacchus, Hercules et Jasons des Mers du sud. Dieux et sous-dieux de l'Inde et de la Grèce antique se retrouvaient, après des métamorphoses, sous les palmes d'Océanie, dans leur lumière familière, portés par le plus fabuleux des périples marins. Leurs fêtes, leurs chants sacrés, leurs exploits, puisant leur analogie avec les Argonautiques, les Dyonisiaques, l'Héracléide dans la description du cours et des révolutions du soleil, les avaient escortés par cet impossible chemin. Merveilleux entre tous, dans cette descendance, les douze compagnons *Arioi* et leurs loges d'initiés, à la fois prêtres et balladins, errant d'île en île sur leurs pirogues ornées, de Raiatea la sacrée à Borabora, de la Grande Tahiti — Tahiti nui — aux lointaines et farouches Marquises, promenant à travers les fêtes, les danses et les chants, leur troupe orgiaque et vénérée, perpétuaient, par ce sacerdoce de la joie, les mystères de Dyonisios devenus mystères d'Oro, et, par le meurtre obligatoire de leurs derniers nés, les rites plus sombres d'Eleusis.

Le même génie qui inspirait ces harmonieux désordres, ces délirantes orgies, ces cultes, qui célébrait l'alternance des saisons, les premiers jours de fertilité et d'abondance, l'adieu aux divinités à la

clôture de l'année présidait aussi aux guerres, aux gestes publics, aux nobles travaux. Une ivresse homérique imprégnait la vie. Aux combats des héraults d'armes, poètes et orateurs, les *Rauti*, aussi puissants en stature qu'en faconde interpellaient les dieux et exhortaient les hommes en fulgurantes improvisations. Des lignées d'orateurs haranguaient les chefs. Discours gonflés d'images, de métaphores et de symboles, de vocables antiques, certains polis par le temps et consacrés au point d'appartenir, trésors de famille, aux nobles *Arii*, de par un droit suzerain. Tout le déroulement de la vie dans ces décors qui n'appartiennent pas à la terre — les pêches où se déployaient les pirogues doubles et les filets " aux milliers d'yeux ", les chasses dans les chaotiques couloirs des vallées, le tissage et le battage des étoffes d'écorce — les naissances, les deuils, les prières domestiques, les longs récits des veillées dans les cases — la coulée des jours lumineux, les jeux de la mer et du ciel — servaient de texte et d'occasion à cette débordante poésie. Ce peuple sans destinée vivait lyriquement.

■

Des vaisseaux aux lourdes voilures descendirent des hommes vêtus de noir : pasteurs, civilisateurs. Un demi-siècle d'agonie, un sursaut suprême contre cette évangélisation, cet étouffement : le soulèvement des Tévas et la révolte d'Opuhara, champion du paganisme moribond et de l'antique société tahitienne écroulée. Puis sur les îles inspirées, la nuit.

Déclin soudain comme la chute du jour au rayon vert : les Maraës, ces assises de l'ordre aboli, s'effondrent ; puissantes comme l'oubli, les racines des arbres Mapé disjoignent leurs blocs sacrés ; les nouveaux venus concassent les vieilles pierres pour établir les nouveaux temples aux toits de tôle. L'interdit pèse sur les fêtes, les rites, les danses et les chants. Des années sans joie passent sur cette déchéance. La courte mémoire des hommes laisse fuir les traditions séculaires, les légendes, les généalogies immémoriales, toute la geste maorie enveloppée dans ces paroles sacrées que les "*Hare-po*", ceux-qui-vont-la-nuit, prêtres veilleurs se passaient de génération à génération. Leur ronde nocturne cesse d'en dévider la litanie invariable : à leur tour les voici porteurs de Bible.

Mais au moment où tous les trésors sombrent aux abîmes, où la nuit définitive s'établit, un très vieil homme se souvient. C'est un vieux prêtre des dieux morts qui dans la solitude de sa case s'obstine, jusqu'à la dernière heure, à répéter les paroles. Un jour un navigateur (1)retenu par son commerce dans les îles reçoit son messager: "Il tira de dessous sa tapa une grande feuille de bananier chargée de caractères d'écriture. Je crus que c'était quelque lettre de change tirée par mon vieux prêtre et à laquelle il fallait faire honneur, pour le décider à venir. Je me trompais. En approchant de la lumière la feuille qu'il m'envoyait j'y lus ces paroles (2) " Taaroa était son nom ; il se tenait " dans le vide. Point de terre, point de ciel, point d'hommes. Taaroa " appelle : rien ne lui répond ; et, seul existant il se changea en " l'univers..... (1) ".

Quelques heures plus tard Moërenhout recevait du dernier prêtre et sauvait de l'oubli les grands textes de la genèse maorie.

■

Jours sans mémoire. Seules reliques des temps de faste et de l'antique civilisation polynésienne, dans les vitrines des grands Musées, British Museum de Londres ou Bishop Museum d'Honolulu, se décolorent les plumes rouges des *Maro-ura* et les parures des grands deuils ; dans les pages de l'introuvable " Voyage aux îles du Grand Océan " de Moërenhout demeurent voués à l'oubli des textes fragmentaires de la genèse maorie. Là-bas, aux îles, une indifférence pire aux choses du passé. Nonchalante, stupéfiée d'évangélisation, minée par les maladies et le métissage, la race Maorie, — Tahitiens, Samoans, Marquisiens, — ne cherche plus dans son hypnose à reprendre le fil de ses anciens rêves. Parfois cependant, dominée par l'appel de ses dieux, elle leur fait d'obscures réponses : nuits de chants dans les maisons de prières où soudain (toutes figures, à la lueur des lampes, creusées d'inspiration ou dilatées de ferveur, toutes tailles balancées, ondulant sous le rythme) les vieux airs océaniens, ascendants et fléchissants, pareils au vent de mer à travers les

(1) Moërenhout — Voyages au Grand Océan.

(2) En langue Maorie.

cocotiers, font, parmi les baroques versets des prophètes bibliques, surgir les paroles immémoriales, les mots sacrés, l'incantation planer. Parfois aussi dans la ténèbre des manguiers noirs, à l'issue des prêches, après l'ennui des pieuses veillées dans les temples, s'assemblent les groupes furtifs des " *Taurearea* " jeunesse dorée des plages. Alors après les longs suspens d'une attente indécise, dans une gêne anxieuse du plaisir, attisées par le fifre grêle ou la guitare effleurée, jaillissent les paroles-à-danser qui font bondir la danse, la mêlée frénétique de la " upa-upa ". Instants propices où le passé sort de sa nuit : c'est alors qu'il faut se pencher sur ces somnambules pour cueillir leur secret.

Leur secret ? ces quelques chants échappés au sommeil de leur mémoire, ces fragments sans lien dont eux-mêmes ont perdu le sens comme des vieux mots Maori, richesses sans usage parmi le tahitien-de-la-plage parlé de Papeete à Nukuhiva, que nous en livreront-ils ? Vocables archaïques, formules consacrées, symboles des images, qui nous aidera à reprendre le fil, à mettre un peu de lumière dans l'obscurité de ces textes glanés de-ci de-là ? Il semble que ce soit partout le silence, partout la nuit.

■

Cependant dans la pénombre d'une demeure sonore et peuplée de souvenirs une voix s'élève. Voix grave, voix d'un grand âge et d'une grande force, voix mâle, dirait-on, avec l'accent impérieux, l'inflexion hautaine des voix de rois. Marautaaroa parle. Veuve d'un roi, du dernier roi de Tahiti et d'une race plus ancienne que lui, de sa mère Arütaimai et, à travers elle, d'Amo et de Purea qui, au temps de Cook et de Wallis, étendaient sur les îles une souveraineté véritable, elle tient un lourd héritage de passé. A la noblesse de ces origines l'alliage d'un sang étranger a donné une trempe qui l'a raidie dans l'orgueil de son ancien prestige et défendue des déchéances où sa race mollement succombe. " Elle avait ", écrivait d'elle Gauguin il y " a trente ans, " cette majestueuse forme sculpturale de là-bas, ample " à la fois et gracieuse, avec des bras qui sont les deux colonnes d'un " temple ". Nous l'avons vue plus lourde d'âge, avec plus d'ombre en sa maison.

Les pas nus des servantes foulaient les nattes des vérandas. Un vieil androgyne gardait sa porte, couvrant de sa barbe grise un corsage rose gonflé de lourdes mamelles. Les filles tressaient des couronnes qui imprégnaient l'air des chambres de l'insistante douceur des odeurs de là-bas. L'on gagne par un salon d'apparat aux tentures cramoisies, aux meubles tors et massifs du temps des amiraux, la pièce vaste et familière de l'arrière-maison où elle se tient. Des nattes ramagées et des étoffes d'écorce teinte lui font avec les feuillages, les palmes, les fougères, une atmosphère de tropicale fraîcheur, de silence et de grand repos. Et le tabac tahitien qu'elle roule, après l'avoir séché à la flamme, dans les longues feuilles sèches du pandanus y fait flotter le très ancien arôme d'un Tahiti que l'on ne connaît plus.

Et dès le seuil le feu noir de son regard arrête, et le geste de son bras soulevé, et, bien assise, la masse monumentale de son ample robe sombre lourde de plis soyeux. Elle parle : sa voix a le débit précis et monotone des dévideurs de généalogies ; elle semble remplir, dans un combat secret contre l'oubli du passé et les déchéances des jours présents, un sacerdoce de mémoire. Parfois se soulève d'entre les moires de sa robe, un doigt en avant, ce bras lourd qui ordonnait, sceptre vivant. Dans les silences, l'œil, jamais battu d'un cil, détourne son tourment hautain. Les vieux récits, les exploits des héros, les chants des terres, les querelles des familles, les règnes, les combats, toute cette confuse légende où le merveilleux mêle sa trame à l'histoire, par sa parole lente et grave, indiscutable, sortaient de leur domaine de sommeil et de fable, imposaient à notre foi docile leur autorité.

■

Elle nous accueillait ce soir là à Papara, sur la côte occidentale de Tahiti, au seuil d'une grande demeure que couvraient en auvent les branches aux grappes pressées d'un bougainvillier. Papara, berceau de sa famille et du noble clan des Tévas, au débouché de cette trouée de montagnes où sont ensevelis, dans les hauts lieux, en des cavernes ignorées, les grands chefs d'autrefois, est aujourd'hui encore un fief à sa royauté dépouillée. C'est aussi le dernier refuge de ce passé aboli



qu'y attestent les blocs écroulés d'un Maraë royal et qui semble avoir laissé sur les figures de ce clan une empreinte de taciturne orgueil. Perçant le nuage, la montagne allongeait son ombre sur la vaste pelouse où, dans la paix de toujours, s'effeuillent les grappes rouges d'un flamboyant.

La vérandah donnait sur la mer, une mer nacrée sur qui déclinait, de gloire en gloire, un soleil de là-bas. Moorea, l'île sœur, masquait de contreforts pompeux le coin de l'horizon où il allait s'enfoncer. Pourquoi ce soir là Marau parla-t-elle plus longuement que de coutume ? Les yeux attachés aux fastes coutumiers de ce couchant, elle y semblait puiser une sombre ardeur d'évocation. Pourquoi un récit où elle s'attarda fit-il surgir d'un coup tout le corps de ce passé magnificent, de ce passé des îles dont la mythologie, l'histoire et la fable tenaient pour nous en quelques légendes, quelques noms. Fascinés du sortilège nous regardions glisser de lentes pirogues, des hommes nus remonter de la mer, un vaste filet, dont les mailles ruisselantes retenaient la lumière refluée du jour, s'éployer au long de grands feux s'allumant au bord de la nuit.

Les filles de la maison nous apportèrent alors les couronnes. Fragiles guirlandes de fleurs de cire aux parfums mêlés — tiaré, jasmin, frangipanier. Nous les prîmes selon l'usage. D'un geste Marau refusa celle qu'une enfant lui présentait, " Pour moi ce n'est plus le temps ", fit-elle avec sévérité, et l'on n'eût su dire si elle réprouvait l'irrévérence faite à son âge ou à la majesté de son titre aboli. Puis, nous montrant du bras, au dehors, le halo de clarté qui enrobait la mer luisante et les obscurs contours encore tout chargés du mirage, elle prononça ce mot étrange qui eut la sonorité lourde d'une pierre coulant dans une eau profonde : " *Mareburebu* " (1).

" *Mareburebu* " ... elle désignait de ces intraduisibles syllabes du vieux parler Maori la lumière en train de s'éteindre, symbole d'un autre déclin. Plus tard nous connûmes le double sens du mot mystérieux par quoi se traduit la lumière qui s'en va et aussi la

(1) *U* se prononce *ou*.

lumière qui pointe, indice d'aube ou de ténèbres, la clarté qui est entre le jour et la nuit.

Il nous parut alors qu'en tête de ces pages où, grâce à Marautaaroa et à sa fille, la princesse Tekau Pomaré, nous pûmes tenter de ramener au jour tant de vestiges dn passé voués à l'oubli, il fallait évoquer la lumineuse pénombre et inscrire : *Marehurehu*.

■

Les grands textes cosmogoniques recueillis, non sans altération d'ailleurs, par Mœrenhout dont l'ouvrage est aujourd'hui presque impossible à trouver, les légendes et récits transmis par Marautaaroa, les chants que nous avons pu glaner de la rivière à la case, des maisons de prières aux clandestines assemblées des " *Taurearea* ", jeunesses dorées, tel est notre butin. Mince en vérité en regard du monument poétique qu'eût édifié une tradition écrite, mais non sans poids si l'on songe au naufrage, où, en moins d'un siècle, a sombré la civilisation maorie. Fragments disjoints de la geste polynésienne qu'aucun effort de science ne saurait désormais reconstituer, ces textes épars valent pour ce qu'ils permettent d'évoquer des temps de gloire et ce qu'ils nous restituent du lyrisme originel. L'impuissance où nous sommes de discerner les valeurs de sens quasi héraldiques attribuées à certains noms d'insignes, d'objets, de vêtements sacrés et d'évaluer d'autre part l'ampleur métaphorique du langage poétique, enfin l'évolution et l'altération du dialecte tahitien sont cause que ces fragments eux-mêmes paraissent aujourd'hui obscurs à ceux qui possèdent le mieux la langue et que les plus riches images, les plus vivants symboles perdent aujourd'hui au moins la moitié de leur double sens. Mais l'on peut sans trop de regrets se résigner à cette demi-connaissance, à cette demi-intelligence de textes qui, pris tout bonnement au pied de la lettre, nous révèlent encore des beautés poétiques dont leur acception réservée et leurs allusions secrètes risqueraient, si par chance leur hermétisme nous devenait accessible, de voiler, d'atténuer ou d'éteindre l'éclat. Aussi bien pour ne pas risquer une interprétation parfois chanceuse de leurs énigmes et de

leurs gongorismes, nos traductions de poèmes se restreindront-elles au sens le plus littéral, le moins figuré, le plus concret.

Dans leur diversité ces textes se répartissent en modes fondamentaux s'apparentant à des modes classiques qui aident à les définir. Les uns — *parapore* — sont des récits poétiques, légendes lyriques, rattachées à l'histoire. Fréquemment ces récitations appartenaient en propre aux familles nobles qui s'en servaient comme d'archives, de " papiers de famille ", établissant par elles leur origine, leur droit aux insignes, aux sièges dans le Maraë et parfois même, avec les *" pari-parifenua "*, chants des terres, leurs titres de propriété. Proches de cette catégorie sont les *" faateni-teni "*, grandes odes solennelles, chants de glorification s'adressant à un dieu, un chef, un pays, et les *" rauti tamai "*, chants de guerre déclamés au front des armées en présence comme préliminaire nécessaire de la bataille. Exhortations vaticinantes aux dieux et aux combattants, appels inspirés aux présages, avec leurs métaphores, leurs vocables antiques, leurs images eschyliennes, les chants de guerre montrent la forme la plus ample du lyrisme des Tahitiens. Mais son accent le plus profond se fait entendre dans ces complaintes, ces vagues élégies, ces méditations solitaires que sont les *" anau "*. Songeries d'un peuple enfant au seuil de la vie et de la mort, arguments de mélancolie sur la fragilité des sentiments, la vanité des choses ; dans les *" anau "* se décèle la part inquiète et résignée de l'âme maorie et le rêve éternel qu'elle nourrit au seuil des cases, face à l'horizon marin.

C'est la face opposée du tempérament tahitien que nous montrent, sous le jour le plus cru d'ailleurs et en pleine alacrité, les *" pautautau "* qui sont des paroles à danser. Strophes rapides aux rythmes pressés ou phrases brèves indéfiniment répétées en un crescendo d'excitation et de gaieté, leur inspiration franchement érotique tantôt revêt un réseau plus ou moins transparent d'allusions, tantôt se dénude de toute équivoque pour libérer le langage volubile de l'instinct. Premières étincelles d'un feu de joie long à s'allumer comme à s'éteindre, les paroles à danser amorcent la danse et l'accompagnent. Sourde, rauque, la modulation rassemble les attardés, unit les voix en une sorte de refrain saccadé auquel un halètement guttural sert de basse

de soutien et, brusquement, du groupe obscur, bouquet humain lié par le rythme et qui déjà ondule, la danse jaillit. Dans la nuit tahitienne, la upa-upa commence.

Entre ces deux extrêmes du caractère maori, cette disposition songeuse qui s'épanche dans les *" anau "* et la gaieté presque salace qui déborde des *"patautau"*, il y a un état de sensibilité intermédiaire, plus quotidien et tout en nuances, qui a aussi son expression poétique, son mode particulier, de tous le plus connu : le *" uté "*. Définir le *" uté "* serait fixer cet insaisissable qu'est l'humeur tahitienne dont chaque instant fait varier la nuance et jouer le reflet. Petit lied plutôt fredonné que chanté, improvisé plus que composé, avec le *" uté "* éclot le germe tendre que contient chaque minute du cœur tahitien. Emotion furtive passant du cœur aux lèvres, rêve devenu musique aussitôt qu'ébauché, le *" uté "* tahitien n'est comparable, pour sa brièveté, sa légèreté, sa demi-teinte qu'aux haikai japonais, ces poèmes qui tiennent en une phrase et qu'un seul mot nuance. Cependant cette grâce fragile, le *" uté "* ne la tient point d'un subtil artifice mais d'une éclosion spontanée. Vahinés au bord de la rivière ou dans la solitude de la case, à l'heure où la main oisive délaisse la tresse ou l'accordéon, chercheurs de féis dans les couloirs feuillus de la vallée, matelots accroupis à l'avant des goëlettes par les soirs de calme, jeunes *" taurearea "* s'égaillant dans la nuit : tels sont les poètes anonymes, innombrables de ces chansons.

Entre les textes qui nous sont parvenus, pour éviter la compilation et la monotonie, un choix s'imposait. Nous avons retenu ceux qui, dans chacun des modes fondamentaux, se rattachent le plus étroitement à la légende tahitienne et donnent de l'âme maorie le plus fidèle portrait. Ils nous ont induit à tracer dans leur marge le pâle dessin de cette légende et le contour de ce portrait : aux témoins seuls il convient de s'attarder. Abandonnés au lent reflux d'un grand passé, ces textes fossiles, qu'ils fûssent de fruste ou baroque apparence, nous parurent toujours détenir un secret : rumeur de voix anciennes, souffle d'une âme endormie. Leur avons-nous trop longtemps prêté l'oreille ?

Dans l'îlot de Maiao un vieil homme sur le rivage nous a dit :
" O te puoe te muhu no te taata ana e iho o tei ite faaoro ".
" Le coquillage murmure pour celui seul qui sait entendre ".

I

DIEUX - ESPRITS - GÉNIES - L'AME - FANTOMES
MARAËS - SACRIFICES - PRÊTRES - SORCIERS
INSPIRÉS - EXPLOITS DES DIEUX ET DES HÉROS
MAHOUI ET ROU - HIRO - ORO ET LES AREOIS
ROUANA ——— FANAOURA ET FATAUHOUI
MOEAVA ET PATIRA

TEXTES MAORIS

TAAROA - LA CRÉATION - NAISSANCES - DIALOGUE
DE FATU ET DE HINA (la Mort et l'Eternité) - PRIÈRE

“ Mais écoutons le vieux prêtre, mon respectable instituteur. Voici comme il s'explique sur la cosmogonie, l'éternité de la matière, l'immortalité de l'âme et la vie future... ”.

Moërenhout — Voyage aux Iles du Grand Océan.

TEXTES MAORIS

Taaroa le Créateur

Parai Taaroa te ioa
Iroto i te aere
aita fenua aita rai
aita tai aita taata
Pii Taaroa
areara aita roa
Ae iho toreira e ua riro
oia i te hoe noa

Il était ; son nom : Taaroa.
Il siégeait dans le vide ;
point de terre, point de ciel,
point de mer, point d'hommes.
Taaroa appelle,
rien ne répond.
Seul il était
à ce moment.

Te tumu Taaroa
te papa
Taaroa te one
Oia o Taaroa iho tona ioa

Le pivot : Taaroa,
il est le Rocher,
il est aussi les Sables.
Son nom : Taaroa.

Taaroa tei tu ao
Taaroa tei roto
Taaroa tei oteo
Taaroa tei raro
Taaroa tei taii
Taaroa tei paari

Taaroa est l'Univers
Taaroa est l'Axe
Taaroa est le Germe
Taaroa est la Base
Taaroa est la Sagesse
Taaora est la Force

Fanou i te ao
ei poa no Taaroa
te ori ori ra fenua

Il a enfanté l'Univers,
cette coquille de Taaroa.
Il lui a donné son branle...

Dieux — Atuas

Taaroa est l'Unique, le Principe : il a projeté l'Univers, cette coquille de Taaroa, il lui a donné son branle. Aussi est-il plus éloigné de l'Homme que le pic sacré de l'Orehena du madrépore qui étoile le fond de l'Océan vert. Taaroa ne saurait se soucier de l'Homme.

Taaroa, le Père, s'est uni à Hina, car seule une matrice peut engendrer ; et d'eux sont nés les dieux, les esprits et les génies, Atuas, Oromatuas et Tiis, qui peuvent avoir commerce avec les humains. Ainsi l'Esprit et la Matière engendrent-ils les éléments.

Les Atuas sont les envoyés de Taaroa ; chacun règne sur une part de son domaine. Les Atuas habitent les sept Cieux ; par la porte du septième la lumière afflue au Monde.

Le premier fut Oro, le plus puissant des Atuas. Sa voix est le tonnerre, l'éclair le feu de ses yeux.

Puis il y eut Raa, Tané, Roo, Tiéri, Tefatou et d'autres encore, surveillants vigilants des êtres et des productions de la terre, divinités des eaux, des montagnes, des bois.

L'un d'eux fait répondre l'écho ; les colères de Mahoui déchaînent la mer et les vents. Et d'entre les racines de l'arbre mapé, creux et sonore, qui se dresse sur le bord du torrent, une voix sourde a parlé : l'Atua.



La Création

E te tumu e te papa	" Toi le pivot, toi la Base,
e te one	Vous, Sables ? "
matou teie	" Nous voici ".
haere mai outou	" Venez ici, Vous
tei hamani e te fenua	qui allez former la terre. "
Pohia popohia,	Il les presse et les represse entre ses doigts,
aita e parerei	mais les matières ne veulent pas s'unir.
Taaroa one i te hitu rai	Alors Taaroa projette les Sept Cieux
ei hamani i te tumu matamua	pour poser la première base.
Fanau ai te rai	Alors le jour du ciel fut créé,
vau te poii	les ténèbres se dissipèrent,
ua itea pauroa hia	partout la lumière fut,
te maramarama raa itopu ite roa	le centre même du monde s'éclaira.
Ua maere te atua ite roa	Alors le dieu resta en extase à sa vue.
E pau te hauti raa	Fini l'effort,
e pau te afai parau	entendu l'appel,
e pau te orero roa	les paroles dites :
e poa i te papa	Fixe est la base,
e poa i te one	fixe le Rocher.
ua ohu te rai	Les Cieux tournent autour,
ia hohonu	la Mer est au fond.
E vau te fenua i hamani hia	La création du monde est accomplie.

Et l'Homme prie ainsi les Dieux inférieurs :

Atua Maho, ô dieux requins, qui protégez ceux qui vont sur la mer, assistez-nous quand la double pirogue franchit la passe et que souffle le vent d'ouest Toerau.

Atua pého, dieux des vallées, peuplez la montagne de fruits-à-pain, de feis rouges, de papayes et d'oranges afin que nous revenions par la rivière et les couloirs de rochers chargés d'un abondant fardeau qui ne pèse pas à nos épaules.

Atua no te ravaoi, qui veillez sur nos pêches, que par votre aide complice, les hameçons de nacre, pareils aux poissons volants, trompent la bonite vorace ; que notre lance de bois dur ne se brise sur le récif quand la vague la rejette toute secouée par la carangue transpercée ; que notre filet de fibres et de feuilles ne vienne point à lâcher sous la poussée des poissons en tumulte quand après la pêche au caillou vient à battre le grand tambour ; et que sur nos pirogues nos flambeaux de palmes n'aillent point s'éteindre quand les poissons de corail grouillent dans le reflet.

Pitié sur nous, Atua raau pau mai, dieux guérisseurs, le mal est dans notre case. Vous qui guérissez la jambe qui enfle, les taches qui brunissent sur la peau et la piqûre empoisonnée du poisson noou, prenez pitié de nous. Faites-nous connaître le remède ; que par votre science l'huile de monoi, la feuille de ti, l'écorce du hava exercent leurs meilleures vertus ;

Atua no apa, des enchantements et des maléfices du Sorcier délivrez-nous. Voici nos offrandes qui sont ces cochons de lait, ces pièces de tapa blanc.

O Fanou, nous t'appelons toujours à regret, toi qui nous regardes penchés sur l'ingrat travail de la terre. Fais couler le ruisseau entre nos taros, aide à grossir les racines de nos ignames. Il n'y a plus de feis dans la montagne.

Et vous, Tanei te haa, qui aidez l'homme fort à équarrir la poutre de sa maison, et vous Mania et Papea, qui séchez la feuille du pandanus et le chaume de palme dont on couvre les cases, et vous, Matanini, patron des tresseurs de filets, dieux propices, nous ne vous invoquons jamais en vain à l'heure redoutable de l'effort.

Mais c'est à vous, Atua no te upa upa que nous nous réjouissons dans notre cœur de faire appel. Voici que les vivres de la semaine sont rassemblés, cuits dans les feuilles vertes sur la pierre chaude (vous en aurez votre part). A nous, vous qui ranimez la danse assoupie et faites chanter malgré elle la fille timide qui se tient à l'écart des joyeux "taurearea". Inspirez le Chef de la danse et le Chef du chœur. Les grands tambours battent si haut que l'on voit dans leur orbe tourner les oiseaux blancs. Dérouillez les jambes paresseuses, menez vivement le train de ces femmes, répandez sur nous votre délire qui est plus fort que le vin de palme et la boisson amère du hava. N'est-ce pas seulement dans votre délire, Atua no te upa upa, qu'il fait bon vivre dans la grande Tahiti dorée, Tahiti Mareara ?

Les Naissances

Tooto aera Taaroa i te vahine o Hina	Dormit Taaroa avec la femme Hina
atua tei te ioa	Déesse de la Mer Extérieure, tel est son nom.
fanau aera ana i te ata poiri	D'eux sont nés les Nuages Noirs
e ata nouo e ua	et les Nuages Blancs et la Pluie.
Tooto aera Taaroa i te vahine atua	Dormit Taaroa avec la Déesse
uta te ioa	des Terres du Dedans, tel est son nom :
fanau aera una	d'eux est né
o te oa i toro i uta	le Germe qui Pousse Sous le Sol,
heemaira imuri te tupu ra te fenua	puis est né tout ce qui Croît sur le sol,
heemaira imuri te ohutiatia moua te ioa	puis est né le Brouillard de la Montagne, tel est son nom,
heemaira imuri o aito te pùai te ioa	puis est né l'Homme, le Fort, tel est son nom,
heemaira imuri te vahine una una haemea te ioa	puis est née la Femme Ornée, Plaisir, tel est son nom.
Tooto Taaroa i te vahine o Hina	Dormit Taaroa avec la femme Hina,
atua nia te ioa	Déesse de l'Air tel est son nom :
fanau aera e anua nua te ioa	d'eux est né l'Arc-en-Ciel, tel est son nom.
heemaira imuri te marama te ioa	puis est né le Clair de Lune, tel est son nom
heemaira imuri te ata uteute	puis sont nés les Nuages Rouges,
e ua toto	la Pluie de Sang

Tooto aera Taaroa i te vahine o Hina	Dormit Taaroa avec la femme Hina,
atua raro te ioa	déesse des Profondeurs, tel est son nom :
fanau aera o te fatu moe mura te ioa	d'eux est né le Bruit Souterrain, tel est son nom
Tooto aera Taaroa i te vahine oioa utu	Dormit Taaroa avec la femme d'au-delà les Terres
Fanau moe i te mau atua imori nei	et d'eux sont nés les Dieu que voici :
etone Terei e moa ia	naquit Terei et il fut fait Dieu
etone te Fatu e moa ia	naquit Fatu et il fut fait Dieu
etone Rouanoua e moa ia	naquit Rouanoua et il fut fait Dieu.
Vevetia te vahine ati faoao	la femme donna naissance à tout ce qui était en elle ;
haere mai ai i rapai to roto	vint au jour tout ce qui était en elle ;
maoae	le signe de la Tempête
tua	la Tempête
tua matai	le Vent de la Tempête
tua roa maru	le Calme d'après la Tempête
Ava te tua arii o roo na vea	et leur principe plonge sa racine au lieu d'où vient le Messager.

Esprits - Oromatuas

Sur l'homme en sa maison veillent de calmes esprits, Oromatuas. Les dieux sont toujours terribles, souvent rebelles à la prière des hommes. Les esprits sont paisibles et bienveillants.

O Varua taata, âmes voletantes des morts conduites vers le Pô, la grande Nuit, dites-nous comment vous fûtes arrachées par les dieux ? Agitez une flamme et nous saurons que votre mort fut violente, une plume rouge, nous saurons que vos aliments furent empoisonnés.

Vous, e Riorio, et vous, Pouara, esprits des enfants morts à leur naissance ou tués en bas âge, parlez-nous par le chant du grillon. Nous aimons nous entretenir avec vous. Mais vos silences nous font peur.

Chères âmes aveugles qui tournez autour de la case, parlez-nous pour apaiser les troubles et la querelle C'est vous qui ordonnez dans la maison.

Génies - Tiis

Les ancêtres ont dit à l'Homme :

Afin de t'assurer la protection des dieux, choisis parmi les animaux celui en qui s'incarnera ton génie. Mais ne va pas prendre les animaux de ta cour, ton chien ou ton cochon. Prends le requin dont l'aileron rôde autour de ta pirogue, l'oiseau blanc qui perche dans l'arbre-de-fer devant ta maison, le cent-pieds qui dort sous le caillou de ta porte. Tu vénéreras celui-là, non pas les autres. Tu lui confieras tes craintes et tes projets. En lui descendra l'esprit du Dieu.

Si malade, tu le vois venir à toi, c'est qu'il viendra annoncer ta mort. Après ton trépas il hantera les lieux que tu avais chéris et ta mère s'approchera avec tendresse de celui en qui s'incarnera ton génie.

Animées ou inanimées, toutes les choses de la terre ont ainsi un Tii qui les habite, une présence divine, un obscur génie qui est l'Esprit : ainsi le rocher, les sables, les plantes — ainsi les limites de la terre et de la mer, du jour et de la nuit, le flux et le reflux — ainsi les obscurs mouvements de ton cœur.

A la limite de la terre tu planteras une borne de pierre sculptée à l'usage du Dieu. Pour qu'elle soit sacrée à ton voisin comme à toi-même tu l'appelleras Tii.

Les Tiis

Tooto a Taroa ia Hina	Dormit Taaroa avec Hina
no nui te marama	de la grande lune.
fanau aera Tii	D'eux naquit Tii.
Tooto nera Tii te vahine iaani	Dormit Tii avec la femme Désir :
heeamira mure	d'eux naquirent
o ani te po	désir de la nuit,
o ani te ao	désir du jour,
o ani te atua	désir des dieux,
o ani te taata	désir des hommes.
Humaira muri	Naquirent après
tii mara uta	les tiis gardiens des terres du dedans,
tii mara tai	les tiis gardiens de la mer,
tii mara one	les tiis gardiens des sables,
tii mara papa	les tiis gardiens des rochers.
Humaira muri	Naquirent après
oro te po	événements de la nuit,
oro te ao	événements du jour,
te ori etu te ori mai	le flux et le reflux,
te ahuta a ata mai	l'échange du plaisir.


te Atua
PGO

L'Ame

Du jour où Taaroa ayant dormi avec Hina, Déesse du dedans, ils engendrèrent ce qui croît sous la terre et ce qui croît sur la terre, puis l'homme, " le fort ", puis la femme, " ornée pour plaire ", tel est son nom — de ce jour tout ce qui vit et meurt ici bas participe de la pensée de Taaroa.

Mais la matière périssable appartient à Tefatou ; ce qui survit appartient à Hina.

Ainsi l'âme.

■

Tu en ressens la présence dans tes entrailles, "i roto i te opu", au fond du ventre. C'est elle qui tressaille chaque fois que t'émeut la crainte ou le plaisir. Elle te quittera le jour de ta mort pour retourner à son origine, au lieu nommé Pô, la Grande Nuit, où séjournent les esprits.

Mais le chemin est long qui y conduit, et l'âme aveugle et trébuchante, au moins dans les commencements. Elle va d'abord se poser sur l'une des deux pierres qui sont à la pointe de Tahaa : Ofai-ora, pierre de vie, Ofai-pohe, pierre de mort. Si elle se pose sur celle de droite, elle peut continuer sa route et la mort n'est qu'apparente ; sur celle de gauche elle est criminelle et doit être purifiée.

Redoute en ce dernier cas le courroux des Atuas. Il faudra que ta chair soit grattée sur les os, cela jusqu'à trois fois... puis errante, ton âme commencera une longue série de migrations.

Car il faut encore franchir la montagne Rotui dans l'Ile de Moorea et la montagne Temehani à Raiatéa où les âmes illustres des Chefs de guerre vont sur le pic appelé Puooro-du-jour et les âmes vulgaires sur

le pic appelé Puooro-de-la-nuit. De là le convoi des âmes s'achemine vers le Pô qui est très loin, plus loin que l'Ile Tupai, et sous la terre.

■

Médite le sort infortuné de l'âme criminelle qui s'est posée sur la pierre de mort — Que si tu as commis quelques crimes envers les dieux ou leurs autels, négligé les rites ou les offrandes, ne manque pas d'apaiser les Atuas par l'intermédiaire des prêtres qui ne refuseront point tes présents, s'ils sont suffisants.

Sinon la maladie viendra, les Atuas s'apprêteront à arracher ton âme de ton corps et tu te lamenteras, appelant les prêtres qui seuls ont le pouvoir de te sauver. Donne leur plutôt tout ton bien et celui de ta famille afin que ton âme puisse atteindre le séjour de béatitude, le Rohutu noa-noa, le paradis parfumé.

Là les fleurs blanches du tiaré étoilé ne perdent jamais leur arôme, ni celles du pourpre hybiscus leur éclat. Les feuilles des haapé toujours arrosées y déploient leurs écrans verts qui ne se flétrissent point. Les fruits du papayer, les oranges, les mangues y sont mûrs toute l'année. Point n'est besoin d'aller chercher le fei dans la montagne ; des femmes éternellement jeunes te serviront, sans que tu aies à bouger, le popoi et le poe, le poisson cru et le miti. Danser et chanter ne te fatiguera point.

Là te conduira le Dieu si tu as été Areoi, ou Chef ou ami des Chefs, ou si tes offrandes aux dieux et aux prêtres t'ont acquis des mérites suffisants.

Du Rohutu noa-noa, ton âme pourra revenir à sa guise errer parmi les êtres qui lui sont chers.

La Mort et l'Eternité
Dialogue de Fatu et de Hina

Parau atura Hina ia Fatu	Hina dit à Fatu :
faaora i te taata	" faites revivre l'Homme "
Parau atura te Fatu	Fatu dit :
eita vau e faaroa	" Non, je ne le ferai pas revivre :
e pohe te fenua	mourra la Terre
e pau te œrœ	mourra ce qui croît sur la Terre
e pau te ai hia e te taata	mourra ce que mange l'Homme
e pau te repo	mourra le Sol
e pau te fenua	mourra la Terre
e ori te fenua	disparaîtra la Terre
e ori roa tu	disparaîtra à jamais ".
Te parau moira Hina : atira	Hina dit alors : " C'est bien,
Maoti ra ia œ iho	faites comme vous le voudrez.
e ore vau ite marama	Moi, je ferai revivre la Lune. "
Ora atura ta Hina	Vécut tout ce qui appartient au règne de Hina.
Pohe atura ta fatu	Périt tout ce qui appartient au règne de Fatu.
Pohe o te taata	Périt l'Homme.

Fantômes - Tupapaus

Il faut craindre la vengeance des morts.

Les âmes des guerriers restés sur le champ de bataille, celles dont le corps n'a pas eu de sépulture, celles qui durant leur vie terrestre ont été victimes d'infortunes ou de violences, revêtent une enveloppe impalpable en tous points semblable à leur dépouille mortelle au moment où elles l'ont quittée. Parfois elles portent encore la cicatrice des blessures qu'elles ont reçues. Parfois elles se contentent d'insinuer dans une ombre, dans une flamme ou un reflet, dans le corps d'un oiseau ou les yeux d'une bête qui passe, dans la forme d'un arbre ténébreux, dans un bruit où une lueur aux franges de la nuit, la terrifiante présence qui glace le sang et fait se dresser les cheveux sur la tête de l'homme attardé. Ce sont les fantômes : Tupapaus.

Il en est, à Raiatea, qui se penchent la nuit sur les dormeurs, les saisissent à la gorge et les étranglent. D'autres t'arracheront d'un coup la chevelure. D'autres te prendront à la nuque et te terrasseront. D'autres poussent des cris déchirants. A Topua ce sont de tout petits Tupapaus ; parfois ils sautent dans ta pirogue et armés d'une longue pagaie, ils la détournent de son chemin.

Dans l'Ile de Tupai, il existe un Tupapau femelle qui violente les hommes pendant leur sommeil ; comme toute femme elle se pare des fleurs du tiaré. Aussi malheur à toi si elle te surprend en train d'en cueillir.

Ecarte toi des cimetières, ne passe point la nuit près des Maraë, ne t'endors point à l'ombre des arbres mapé ; crains les Tupapaus : même à voix basse évite de prononcer leur nom.

Maraë

Sur cette pointe du rivage qui s'avance sur la mer dans ce bosquet de miros dont l'ombre est chère aux dieux, le Maraë vient d'être élevé.

Les hommes ont été chercher des pierres dans le lit de la rivière, de grands blocs noirs pour asseoir la pyramide ; les femmes ont taillé les morceaux de corail dont on fait l'enceinte, le " Ahu ".

A l'extrémité de cet enclos sacré, surplombé de branches et de palmes, le Maraë dresse sa pyramide jonchée d'offrandes. Au sommet ont été placés les toos qui sont les images des dieux taillés dans la pierre ou le bois.

C'est à l'intérieur des toos que sont placées les Plumes Rouges, la longue ceinture de feu dont chaque plume est un trésor, que Hiro a été chercher à travers les mers, le symbole du feu divin, le Maro-Ura.

Toi qui passes, respecte la majesté de ce lieu où tu ne dois entrer que pour présenter tes offrandes. Découvre ton corps jusqu'à la ceinture avant que d'approcher.

Que ta femme ou ta fille n'aille point pénétrer avec toi sans que des étoffes neuves de tapa blanc tendues par leurs soins n'évitent au sol sacré la souillure de leurs pieds. Les gardiens d'images en débarrasseront ensuite le chemin.

Autour du Maraë, plantez des tamanous et des miros. Les Atuas aiment leurs feuilles noires qui luisent si tristement, leur ombrage humide, leur bois noueux couleur de chair creusé par le temps. Que sous le vent les feuilles bruissantes de l'aito fassent gémir, pour écarter les profanes, leur lugubre sifflement.

Quand un prêtre mourra nous l'ensevelirons dans l'enceinte sacrée mais nous le coucherons sur le ventre afin que son regard ne fasse pas mourir les arbres et les fruits consacrés aux Atuas.

Ahu po. - Le mur de têtes

Point n'a été besoin cette fois de pierres de corail pour ériger l'enceinte du Maraë car le clan du Chef Noho a été massacré et

c'est avec les crânes des morts que le vainqueur Ueré a dressé le " Ahu ".

Et le serviteur de Noho est venu gémir près du Maraë. Voici les paroles de son péhé de lamentation :

" Courait devant moi le pluvier du rivage près du mur de têtes près de la petite rivière Tupena ; car la nuit passée je traînais ma douleur accompagné des cris plaintifs du petit oiseau torea qui courut vers Manua où eut lieu la terrible bataille. Petit pluvier de la maison de Noho, hélas je n'ai plus de maître. J'allais et errais au hasard... Il y a de la mer qui brise et empêche ma pirogue d'entrer à Maretau ; il n'y a que le petit oiseau qui, affligé comme moi, cherche en moi de l'amour. O Noho ! O Noho ! "

■

Il faut que tu connaisses les plus grands Maraë de la terre Tahiti. Tu dois les connaître de mémoire, car seuls les Arii qui y ont vivants leur siège et morts leur sépulture, sont de noble origine. Il n'est point de grande famille qui n'ait son Maraë.

Le premier de tous fut Farepua qui fut construit par l'armée des dieux de Vaiari ou des ténèbres. Fauautani à Haapiti fut le dernier. Viennent ensuite Taputuarai et Manunu à Papara, terre des Tévas, Tutuaruarii à Témaroura, Teraiapiti à Témanotahi, Matatihæ à Tautira, Maraë Tefano à Haapiti, Umarea et Matairea à Afareaitu dans l'île de Moorea.

Mais c'est à Opoa, sur la terre Raiatea que tu trouveras le plus grand Maraë, celui que fit construire le Dieu Hiro quand il eût conquis les Plumes Rouges, le Maro-Ura.

Il en est d'autres sur les terres lointaines où les vents porteront un jour ta pirogue, dans les Paumotu, les terres basses de corail où vivent, dit-on, les mangeurs d'hommes, ou à Rapaiti où l'enceinte sacrée est faite d'énormes pierres levées, à Nuhiva, la grande et farouche Nuhiva, où les dieux cruels qui veulent de sanglantes hécatombes ont de colossales images de pierre et de bois appelées Tikki.

Mais tu ne saurais retenir leur nom.

Sacrifices

Pendant toute la nuit le grand prêtre a veillé dans l'enceinte du Maraë. A l'aube le dieu Oro lui a dicté ses volontés, Oro qu'il convient de consulter quand une guerre menace.

Mais celui qui sait la volonté des Atuas s'est lamenté ; il a tiré d'un long bambou terminé d'une conque des sons lugubres auxquels les prêtres ont répondu en battant le tambour sacré et le peuple s'est affligé. Car les Dieux, quand survient la guerre, veulent des victimes humaines : elles seront sept au moins.

Elles seront choisies parmi les vieillards d'abord car ils sont au terme de leur vie, ensuite parmi les ennemis du chef ; s'ils n'y suffisent point parmi les hommes de basse condition.

Si l'on sacre un Arii, pendant que l'on travaille aux insignes, il faut quatre victimes : la première pour unir les plumes ; la seconde pour les coudre ; la troisième pour les prières de consécration. Et enfin celle que l'on met devant la petite maison que l'on a dressée sous l'image du Dieu.

Aué ! tu as reçu le caillou noir que t'a remis le messager ! tu sais que le jour est proche où les amis du Chef t'assommeront par surprise ; mais tu as répondu " vuoti " " j'y consens " car tu n'ignores pas que la vue de ton corps ensanglanté réjouira les Atuas...

Aué ! tes yeux, arrachés de leurs orbites et offerts aux lèvres du chef, ne pourront pas contempler la victoire que nous implorons !

Prêtres

N'approche qu'avec respect et crainte car ils sont les égaux des plus hauts Chefs. Un mot, un geste qui leur déplaise serait un arrêt de mort pour toi car ils annoncent les sacrifices exigés par les Atuas.

Guerre, paix, deuils, cérémonies, fêtes d'abondance et de clôture de l'année, rien n'est étranger à leur sacerdoce ; rien n'échappe à leur connaissance. Ils voient à travers les volontés des dieux et percent le cœur des hommes qui dissimulent leurs desseins.

Ils possèdent la science unique des prières, des oracles et des présages ; ils savent le sens des signes mystérieux par lesquels les dieux se font connaître, l'art d'orner les autels, de parer et d'oindre les images, de mutiler les victimes, d'embaumer et d'exposer les morts dans les Maraë de funérailles.

Ne t'étonne point que chacun d'eux ait douze femmes alors que les chefs eux-mêmes n'ent ont que deux.

Apporte leur le meilleur de tes biens, tes cochons, tes bananes, tes ignames. Ne leur refuse point ta femme s'ils la désirent ni ta fille.

Ce que tu donnes aux prêtres, tu l'offres aux Atuas.

■

Parmi eux le premier est le faaua poure, le grand sacrificateur qui immole aux dieux les victimes.

Le second est l'amoi toa, qui garde et entretient les images.

D'autres " pouré " les assistent et les opou moui leur sont adjoints qui prennent soin du Maraë, balaient les feuilles, enlèvent des autels les corps ensanglantés quand les dieux sont repus de leur vue, oignent les images et les parent de guirlandes.

■

La nuit des dieux est sur la terre Tahiti. Hina qui réside dans les taches de la grande lune, contemple d'un œil farorable le repos des hommes rassasiés et le jeu haletant des tanés et vahinés, dans les cases à claire-voies traversées de ses blancs rayons.


MAHNA NO VARUA INO

Mais la nuit du dehors est aux dieux. La mer s'assoupit sous les palmes, l'ombre des grands manguiers appartient aux esprits et aux fantômes. Quels sont donc ceux-là que l'on voit déambuler entre les troncs de cocotiers avec un bourdonnement monotone de paroles, d'un pas glissant, infatiguable et lent ?

Ne les connais-tu pas ? Ce sont les Haré-po, ceux qui marchent la nuit. A eux il appartient de veiller pendant que les hommes dorment ou font l'amour ; à eux de réciter les ouhous qui sont les prières et les tarotoro qui sont les louanges des Atuas ; à eux de répéter sans omission et sans erreur les origines des dieux et les généalogies des Arii dont la lignée se perd dans la nuit des temps.

Ils sont les détenteurs des paroles sacrées qui ne doivent pas périr ; leur mémoire voit clair dans la nuit ; si elle vient à hésiter, les nœuds d'une corde entre leurs doigts repèrent les stances difficiles de l'interminable litanie.

Mais malheur à eux quand elle vient à faillir car ils sont hués et tournés en dérision par les hommes et maudits à jamais par les Atuas.

■

Dans chacun de ses sacerdoces le fils succédera au père qui entraînera sa mémoire et lui inculquera la secrète connaissance des rites.

Le jour où le vieux prêtre sera sur le point d'expirer, sur la bouche du mourant sera placée celle de l'enfant pour que ne s'envolent pas les Paroles sacrées.

Prière

Fautoua Fautoua	Sauve moi ! Sauve moi !
e ahiahi	il est soir,
e ahiahi a te atua	il est soir des dieux.
Eara moi iau	Veille sur moi
e te Atua	ô le Dieu !
e te mai iau	Sois près de moi
e tau fatu	ô mon Maître.
eara iau i té toumao	Garde moi des enchantements
i te aiaae	de la mort subite
i ti totoo	de mal vivre
e i te ahua rarai	de maudire et d'être maudit
i te apa horea	des secrètes menées
i te otia fenua	et des querelles pour les limites des terres.
eihau no rapae roa	Que s'étende la grande paix,
e te atua	ô le Dieu,
eara ite ra hiehie	garde moi du guerrier farouche,
te mara tarei	celui qui erre furieux,
te paparera tarei tara	aux cheveux toujours hérissés.
Tohu mauri ora	Que mon esprit vive
vau i teie nei arii	et que je vive en cette nuit
e te Atua	ô le Dieu.

Sorciers

Terii voulant se venger secrètement d'Amo, lui souhaitait la maladie et la mort ; il lui déroba une fleur d'hybiscus qu'il avait portée à l'oreille et aussi un peu de salive de la bouche ; il se présenta alors chez le jeteur de sorts nanatiaa qu'il combla de présents.

Le nanatiaa prit le sac où il renfermait ses Tiis ; il y mit la fleur d'Amo, y versa sa salive ; puis il fit un trou dans la terre pour enfouir le tout et se contorsionnant, il pria.

Trois jours passèrent.

Terii revint auprès du sorcier afin de s'enquérir de la marche de l'entreprise : " j'ai écouté près du trou " lui dit l'homme " et mon oreille collée contre la terre n'a pas entendu les esprits... Aué ! sans doute les présents étaient-ils insuffisants ! "

Terii les renouvela et alors le sorcier entendit distinctement " l'esprit pleurer ". Dès cet instant la maladie consuma Amo, qui fit vainement des sacrifices aux Dieux.

■

A la porte de la maison d'Amo sont pendues les feuilles de miro et les plumes rouges qui annoncent la mort prochaine d'un malade : ses parents s'en sont allés quérir le guérisseur tanoua toutéra.

Or, à la vue des feuilles et des plumes, voici que ce dernier fait des bonds et des gestes inspirés des Dieux ; sa face se convulsionne en horribles grimaces : " Père coupable ! mère impie ! vous avez négligé les Dieux ? allez porter vos offrandes au Maraë..... Les Dieux courroucés ont été sollicités par un ennemi que je découvrirai ! "

Alors chargé de présents le tanoua toutéra prie, déambule en tous sens et dans son exaltation prononce un nom : " Rautera ".

Et la famille d'Amo ignorant que celui-ci mourut empoisonné par le jeteur de sort comble de nouveaux présents le guérisseur qui a indiqué à sa vengeance la famille de Rautera.

■

Dans sa case, Rautera se meurt à son tour ; à la porte les feuilles de miro et les plumes rouges ; mais voici qu'on a appris de quel sorcier vient l'enchantement. Tout de suite, on l'a comblé de présents et il a cessé ses invocations et la santé et le bonheur sont revenus dans la case fleurie de Rautera innocent.

■

Telle est la puissance des sorciers qui commercent avec les esprits comme les prêtres avec les Dieux ; les uns dangereux et malveillants, ouvriers de la maladie et de la mort, les autres propices aux affections que l'on veut renouer, aux vahinés délaissées qui veulent que leur soit ramené le tané inconstant.

L'Inspiré

Il s'avance avec un regard terrifiant et son bras gauche est enveloppé d'une étoffe blanche, signe de la présence de l'Atua.

Son ton est impérieux et véhément ; voici qu'il tremble de tous ses membres, la figure enflée, les yeux hagards : en lui est descendu l'esprit du Dieu.

Autour de lui, le silence de la terreur et du respect...

Son langage devient grave, imposant, persuasif : ses paroles sont celles du Dieu même.

Respectez, vénérez, écoutez l'Inspiré !

Portez au devant de lui les victimes ; que les femmes, fussent-elles de premier rang, lui prodiguent leurs caresses et lui offrent leur corps : ses embrassements sont ceux du Dieu.

Mais voici que le Dieu s'en est allé et l'Inspiré éloquent dans ses discours, subtil et astucieux dans ses démarches, n'est plus que l'homme que rien ne distingue d'un autre...

Ainsi le prophète Tino, qui avait nom Taraméa quand il était dans son état naturel, gouvernait O-Taïti par ses volontés qui étaient des ordres irrévocables, quand l'Atua le visitait.

Exploits des Dieux et des Héros

Voici comment après la création du Monde par Taaroa, le Dieu Mahoui tira la terre du fond des eaux et comment le Dieu Rou l'y replongea.

" Mahoui va lancer sa pirogue. Il est assis dans le fond. L'hameçon pend du côté droit, attaché à sa ligne, avec des tresses de cheveux ; et cette ligne et l'hameçon qu'il tient à sa main, il les laisse descendre dans la profondeur de l'univers pour pêcher ce poisson. Il élève les pivots ; il élève la terre, cette merveille du pouvoir de Taaroa ! Déjà vient la base ; déjà il sent le poids énorme du monde. La terre vient. Il la tient à la main, cette terre, encore perdue dans l'immensité ; elle est prise à son hameçon. Mahoui s'est assuré ce grand poisson, nageant dans l'espace et qu'il peut à présent diriger à volonté ".

Aussi la terre fut arrêtée et dirigée, mais le Soleil en était trop loin, les hommes vivaient tristement dans une obscurité profonde et les fruits de la terre ne mûrissaient plus ; alors Mahoui fixa le Soleil et en régla le cours de manière à alterner en temps égaux les jours et les nuits ; dès lors revinrent, pour les hommes, la chaleur, la lumière, le bonheur dans l'abondance des récoltes.

Et ce fait est connu dans toutes les îles mais des hommes bornés ont fait accroire que la corde de la ligne étant trop faible, vint à casser et que la masse de la terre, en se brisant dans sa chute, forma de ses débris les archipels, plus nombreux que les grains de la poussière que soulève le maoaé (vent d'Est) ; et ces îles, disent-ils, eussent disparu à tout jamais si le Dieu n'avait plongé en toute hâte pour les maintenir sur ses épaules ; aussi lorsque le sol tremble, ces êtres stupides vont-ils jusqu'à le battre de leur bâton afin que demeure plus tranquille le Dieu Mahoui, porteur de ce lourd fardeau.

Mais celui qui sait la vérité des Dieux n'ignore pas que ce fut Rou, le Dieu des vents, qui, pour châtier les hommes, décida de

gonfler les eaux de l'Océan jusqu'à submerger la grande terre : " fénoua nui ". Car un pêcheur, jetant sa ligne à la mer, avait eu l'imprudence d'accrocher de son hameçon la chevelure du Dieu endormi au fond des eaux !

Tout aussitôt, le vent souffla avec fureur ; les eaux s'élevèrent avec une incroyable rapidité, la terre trembla, des flammes prolongèrent les sommets, les rochers lancés dans les airs retombaient comme une pluie. Alors la mer, sortie de son lit, monta au sommet des plus hautes montagnes submergeant tout, êtres et choses.

Pourtant un pêcheur qui se trouvait dans sa pirogue avec sa famille échappa à l'universelle destruction ; ils purent débarquer dans l'une des îles de la Société, construisirent un temple maraë et rendirent grâces aux Dieux.

Hiro

Grand et fort était le Dieu Hiro ; ses doigts posés sur la pierre y creusaient des trous prodigieux, qu'on peut voir au Pari au delà de Tautira et aussi à Maupiti.

Aussi pût-il aisément délivrer une vierge retenue dans un lieu enchanté par des géants qui tuaient quiconque en approchait ; d'une main Hiro arracha les arbres qui causaient l'enchantement puis il attaqua et tua les deux gardiens : Taupiri et Mariva.

Courageux voyageur il partit chercher les plumes rouges du Maro uru, symbole du feu et de la divinité ; il parcourait l'immensité des mers, descendait chaque soir, accompagné de ses chiens, dans la profondeur des eaux, où il combattait monstres et géants ; une nuit, tandis qu'il dormait dans une grotte, ses ennemis soulevèrent une violente tempête...

Sa grande pirogue double laissée à l'abandon allait être engloutie ; elle ne gouvernait plus ; sa proue se cabrait vers le ciel et puis sa poupe... Nuit longue et tourmentée !

Mais le jour parut et avec lui Hiro ; les ténèbres se dissipèrent et la tempête se calma ; les ennemis s'enfuirent et la pirogue fit voile à nouveau.

Et bientôt il arriva dans l'une des "fenua raro", des Iles-sous-le-vent, où l'on voit encore aujourd'hui, le navire, la pagaie et le chien de Hiro.



Oro et les Mystères d'Oro

Voulant se choisir une compagne, Oro, fils de Taaroa et le premier des Atuas, descendit du Térai touétai qui est le premier des cieux et s'en fut sur le Païa, le grand sommet de Pora-Pora : là vivaient ses sœurs Téouri et Oaaoa qu'il pria de l'accompagner chez les hommes.

Ensemble ils descendirent dans les vapeurs irisées du anoua noua, l'arc-en-ciel, que le Dieu avait projeté du haut du mont avant son départ. Nul n'aurait pu voir, sans être frappé d'admiration, Oro transformé en jeune guerrier et ses deux sœurs en jeunes filles.

Ils parcoururent les îles, donnèrent des opéréa, fêtes qui rassemblaient toutes les femmes ; mais aucune fille née de l'homme jusqu'alors n'avait su plaire au Dieu.

Pourtant, un jour, au bord du lac Ovai aïa, une jeune fille d'une rare beauté se baignait ; son corps émergeait telle une fleur entre les feuilles aquatiques. Et le Dieu n'osant l'aborder lui dépêcha ses sœurs.

Celles-ci vinrent à elle, louèrent sa beauté et lui dirent qu'elles avaient un frère qui désirait s'unir à elle. " S'il est chef, jeune et beau, il peut venir et Vairaumati sera sa femme ". Telle fut la fière réponse de la jeune fille.

Alors Téouri et Oaaoa remontèrent au Païa pour chercher leur frère qui jetant à nouveau l'arc-en-ciel descendit à Vaïtapé dans l'île de Pora-Pora. Là son amante avait dressé un " fata " chargé de fruits et une couche faite des étoffes les plus riches et des nattes les plus fines.

Et chaque matin Oro, le Dieu Soleil, retournait au sommet du Païa et chaque soir redescendait, sur l'arc-en-ciel, chez son épouse Vairaumati. Et si longtemps il resta absent du ciel que ses frères Orotétofa et Ourotéfa s'en inquiétèrent et partirent le chercher de par les îles.

Ils le découvrirent à Pora-Pora, auprès de son amante, assis à l'ombre d'un arbre sacré. Mais ils furent à ce point frappés de la beauté de la jeune femme qu'ils n'osèrent approcher sans lui offrir quelque présent.

Et l'un d'eux se changea en truie...

Et l'autre se changea en " ura " ou plumes rouges...

Puis redevenant eux-mêmes et conservant pourtant ce qu'ils avaient été, ils s'approchèrent des nouveaux mariés ces présents à la main.

Or, la même nuit, la truie mit bas sept petits. Et tout aussitôt ceux-ci furent répartis pour les sacrifices aux Dieux, pour les étrangers ou convives, pour les fêtes en l'honneur de l'amour, pour la multiplication de l'espèce, pour les besoins de la maison, l'un étant conservé comme pua maroura té Aréoï ou cochon du ceinturon rouge des Aréoïs.

Et celui-là fut à l'origine de la secte des Aréoïs.

Mais en ce temps, Vaïraumati comprit qu'elle était enceinte et le dit à Oro.

Oro se rendit alors à Raiatéa, au grand Maraë et à un homme nommé Mahi il remit le dernier cochon en lui disant :

" Prenez et gardez bien ce cochon, cochon des Aréoïs, cochon sacré, cochon du ceinturon rouge ; je vous fais Aréoï ; en ce monde je suis père et ne puis plus être Aréoï ".

Ainsi Mahi devint le dépositaire du culte des Aéroïs, fondé par Oro, le Dieu Soleil. Cependant Oro, retourné auprès de son épouse, lui déclara qu'elle accoucherait d'un fils qui aurait nom Hoa tapu te rai : l'ami sacré des cieux ; puis se changeant en colonne de feu, il s'éleva dans l'air au-dessus de la montagne de Pora-Pora.

Ainsi furent institués les mystères de Oro.

Les Aréoïs

Oro ayant donné à Mahi le cochon sacré lui dit :

" Prenez et gardez bien ce cochon, cochon des Aréoïs, cochon sacré, cochon du ceinturon rouge ; je vous fais Aréoï ; en ce monde je suis père et je ne puis être Aréoï ".

Et Mahi alla voir le chef de Raïatea et, lui donnant les objets sacrés, lui dit :

" Mon nom sera le vôtre et votre nom sera le mien ".

Ils prirent ensemble le nom de Taramanini et fondèrent les Aréoïs, voués au culte d'Oro, le Dieu Soleil.

Et, dans les temps anciens, il furent douze, les douze " taata hoa aréoï ", hommes amis aréoï.

Mais ensuite il y en eût beaucoup d'autres et qui montaient en grade selon leurs talents. Il y avait sept grades et autant de parures qui, en commençant par les plus hauts, étaient :

Avai parai	jambe tatouée
Oiutioré	bras tatoués
Narotéa	les côtes tatouées
Noua	les épaules tatouées
Otora	Ligne au côté gauche
Oheniara	chevilles tatouées
Poo faarearea	qui n'étaient que des apprentis.

■

Tous les hommes Aréoïs, inviolables et sacrés, sont les favoris des Dieux.

Leur culte est celui de la joie : la danse, les chants, l'amour sont leurs hommages au Dieu ; ils célèbrent les merveilles de la création et

les plaisirs des sens ; tour à tour, ils fêtent le retour puis le départ des Dieux pour le séjour des morts ou de l'obscurité ; alors sont suspendues les hostilités et les populations s'assemblent et célèbrent les bienfaits des Dieux par des festins, des danses, des chants et des combats.

Tel est le culte des Aéroïs.

■

Couronné de feuillages, le corps et la figure bariolés de jaune et de rouge, il se roule à terre l'homme qui veut être élu Aréoï. Et cela jusqu'à ce que le Chef des Aéroïs lui dise : " Manau, manau, haré maï " : vous êtes des nôtres, vous êtes des nôtres, venez !

Puis commencent pour lui les longues épreuves par lesquelles il montre pendant des mois sa patience, sa soumission, son respect, son attachement aux hommes amis Aréoïs.

Puis en grande assemblée, le grand maître lui demande s'il veut être Aréoï et s'il consent à détruire les enfants que sa femme pourra avoir de lui.

Il répond oui, et répète les mots sacrés :

" Moua tahu tamapoua : montagne sacrée et terre d'en bas ; manouna té arii térai : front majestueux du roi des cieux ; je suis un tel et Aréoï ".

Il se revêt de l'étoffe qui couvre la femme du grand maître et dès cet instant il est reconnu : Poo faaréa réa, initié du septième rang.

Plus tard, quand il aura appris les danses, les chants, les combats et les scènes sacrées ou plaisantes, si telle est la volonté du Dieu Oro, il montera en grade ; le " pua ra ", cochon sacré, Taramanini et Mahi, les fondateurs de l'ordre, seront invoqués et si la réponse est favorable, le postulant recevra les tatouages qui le distingueront parmi ses compagnons.

■

Ce matin des pirogues doubles ont franchi la passe. Elles semblaient venir de Pora-Pora, mais qui peut savoir ? Leurs hautes

proues fleuries étaient pareilles à des cols d'oiseaux. Et les hommes de courir sus aux cochons, de les égorger, de les flamber, de bâtir les fours et les femmes de dépouiller les arbustes tiaré, hybiscus ou frangipaniers, de tresser les couronnes et d'orner de guirlandes et de fougères le seuil des cases.

Regardez-les descendre de la mer. Ce ne sont pas des hommes mais des Dieux : ils sont couronnés, fardés de jaune et de rouge ; leur manteau flottant et leur robe de fibres légères, à mi-genoux, accompagnent leurs mouvements d'un ruissellement de couleurs. Ils ne marchent pas. Ils dansent.

Tous les hommes les acclament et le troupeau des femmes parées se rassemble, où ils vont choisir.

Et le cortège s'achemine au Maraë où l'on rend grâce à Oro d'être revenu du séjour de l'obscurité, car la saison des pluies est terminée et aux arbres maioré pendent les boules savoureuses.

Puis dans un grand espace de lumière, avec autour d'eux en délire les hommes de toutes conditions, les Aéroï déplacent leur troupe bariolée et le heava, le spectacle commence. Scènes cocasses qui font déferler les rires jusqu'en haut des cocotiers où se perchent les enfants, ou tristes qui soulèvent les " Aué ! Aué ! " des femmes et des jeunes gens. Voici d'abord la scène triste : c'est l'histoire d'une jeune fille que son amant a quittée pour aller chercher des Plumes Rouges et qui ne revient pas. Elle l'attend au milieu de ses compagnes sur le rivage de la mer et voici leurs paroles :

Première

" Vous légères brises d'est et de sud qui ensemble jouez et vous caressez au-dessus de ma tête

Courez vite ensemble à l'autre rive là-bas.

Vous y verrez celui qui m'a abandonnée assis à l'ombre de son arbre favori.

Dites-lui que vous avez vu mes larmes ".

Deuxième

" C'est ici, c'est à cette pointe qui s'allonge sur la mer

Qu'il m'a abandonnée, celui qui me promettait son amour.

O mes compagnes qui voyez mes larmes, aidez-moi, ramassons des herbes marines,

Je veux lui en faire des chaînes s'il revient par ici ".

Plus drôle est la scène du Tamaïti haremai l'enfant qui vient. D'entre les jupes de la femme en travail bondit l'enfant. C'est le plus grand de tous les Aréoïs. Et il court partout avec une traînée de paille rouge ficelée à son nombril, cependant que les danseurs et les danseuses font le geste de lui aplatir le nez.

De grands bols de hava dont les jeunes filles ont mâché à pleine bouche la racine noire circulent pendant que les hommes de cuisine préparent le festin. Les têtes roulent, les grands tambours de bois n'arrêtent pas et au milieu des cris de joie, les Aréoïs entraînent les vahinés en délire.

Ils vont rester trois jours puis ils reprendront la mer.

■

Belle est la vie des Aréoïs. Leurs pirogues sont toujours chargées de nourritures et de présents. Les Chefs les accueillent avec des signes de respect et toutes les femmes leur appartiennent.

Mais il leur est défendu d'être père. La loi d'Oro veut que leurs enfants soient mis à mort dès leur naissance.

Rouanoua, Fanoura et Fatahoui

Rouanaoua, la tête chauve, était un géant si laid, que, le jour, il se dissimulait sous les eaux et ne sortait, pour voir sa femme, qu'au cours des nuits très noires, si résistant que ses ennemis purent, sans réussir à le tuer, arracher de sa tête plusieurs morceaux gros comme des rochers.

Et si grand était Fanoura que son crâne se perdait dans les nues quand ses pieds reposaient sur le fond de la mer.

Aucune pirogue ne pouvait contenir Fatahoui qui voyageait sur des centaines d'arbres assemblés en radeaux.

Ensemble Fanoura et Fatahoui, allèrent jusqu'à la terre Eiva afin d'y tuer le monstre " Puahai taata ", le cochon qui dévorait les hommes ; ils l'attaquèrent, le vainquirent et s'emparèrent du pays.

Moeava et Patira

Voici comment dans les îles basses Paumotu les vieillards racontent les exploits de Moeava et de Patira qui furent de célèbres guerriers.

Moeava dans son bateau Morinenua parcourait les îles basses : un jour au large de Kaukura, il rencontra un autre bateau et interpella le navigateur :

" Quel est ce bateau qui se trouve par mon travers ?

Et l'autre lui répondit :

" C'est moi Patira ".

Patira était un autre fameux guerrier venu d'un lieu qu'on appelle Marama, beaucoup plus loin que la terre Tahiti dans le sud. Sa taille était celle d'un géant ; d'une enjambée il allait d'une île à l'autre.

Patira ajouta qu'il poursuivait un huraro, poisson rare dont l'odeur l'alléchait. Il s'agissait non pas d'un poisson mais de Huarei, la fiancée de Moeava.

En vain Moeava lui cria-t-il de prendre le large et que son huraro était déjà pris. Patira découvrit Huarei qui était la plus belle des jeunes filles vierges, aux îles basses. Il s'en éprit. Et depuis il y eût une haine tenace entre Moeava et Patira.

Un jour au milieu du terrible courant " Te Moe Moe " entre Tepoto et Napuka, Moeava entendit le cri plaintif du rupé qui est une petite tourterelle blanche. Le rupé disait : " C'est moi le rupé qui me baigne dans les eaux de Téfano Maruia, dans l'île de Tapuka. Moeava reconnut la voix de sa fiancée et il composa ce péhé :

" C'est moi qui suis dans l'espace.
Qu'as-tu, rupé à voler vers ici,
Sur ce terrible courant de Moemoe ?
Pourquoi suis-je à Takupa Maruia ?
C'est l'amour, c'est la rencontre.



Pourquoi suis-je ici ?
Pour voir ma belle Huarei
Qui m'appartient aujourd'hui.

C'est moi le grand guerrier Moeava
Qui viens de me donner.
Qu'as-tu, cher petit ami
A m'appeler ainsi ? "

Moeava aborde et prit Huarei pour femme et il eut un enfant Kehauri qu'ils surnommèrent " celui-qui-brûle-toujours " parce qu'il avait le corps rouge couleur de sang. Puis Moeava repartit dans ses voyages.

Cependant Patira qui s'était promis d'enlever Huarei survint un jour en l'absence de Moeava et emporta dans ses bras la jeune femme éperdue à travers les mers. Mais au moment où d'une enjambée il passait de Napuka à Katiu, Moeava l'aperçut. Et c'est alors qu'eut lieu leur célèbre combat, à l'endroit que l'on appelle " Te pohue " à Makémo.

Patira qui posait ses pieds d'une île à l'autre avait l'avantage de la vitesse. Mais Moeava ceignit sa ceinture enchantée, invoqua le Dieu Tû en un chant de guerre bien connu et ajusta dans sa fronde la pierre qui avait été apportée de Tahiti par Honoura, un autre guerrier.

La pierre vola au moment où les jambes de Patira se rassemblaient au bord du lagon de Rehogo. Et Patira tomba frappé à mort, sa tête dépassant le récif extérieur, les pieds traînant dans les eaux du lagon.

C'est ainsi que Moeava, sa femme Huarei dans son bras gauche, la tête de son adversaire dans sa main droite, s'en fut, géant victorieux, à travers les îles basses Paumotu.

II

LA MARO-URA - HIÉRARCHIE - GUERRES
LES TÉVAS — MORT DES ARIIS

TEXTES MAORIS

RAUTI TAMAI - CHANTS DE GUERRE
CHANT DE GUERRE DE FANUURA
CHANT DE GUERRE D'OPUHARA,
DERNIER CHEF DES TÉVAS

Le Maro Ura

Rouges sont les plumes du Maro Ura, le noble insigne que Hiro a cherché à travers les mers et dont Hina pleura la perte. Les prêtres précieusement le gardent au Maraë.

Rien sur la terre Tahiti n'est plus précieux ni plus hautement vénérable. L'homme qui le porte est moa, inviolable et sacré.

Mais pour y prétendre es-tu Aéroi ? Es-tu celui qui commande aux Chefs, es-tu l'Arii Rahi ? Sinon garde-toi bien de l'imposture.

Mais tu dois avoir des plumes rouges en ta maison. Garde-toi de tuer l'oiseau qui les porte, qui est le plus rare des oiseaux ; mais le guettant près du rivage surprends-le afin de les lui arracher.

Et quand tu les auras consacrées au Maraë, elles te préserveront des maladies et des enchantements. Et si en mer tu vois le ciel noircir et la tempête approcher, ne manque pas, debout sur ta pirogue, de les tendre vers l'horizon. Par elles le Dieu Rou ne manquera pas d'être apaisé.

Hiérarchie

Tu connais l'ordre : les manahunés gens de peu et les toutous esclaves appartiennent aux tavanas et aux raatiras qui possèdent les grandes terres. Mais ceux-ci doivent allégeance aux Ariis qui sont maîtres des terres et des hommes partout où leurs emblèmes ont été reconnus le jour du sacre.

Que tu sois manahune, tavana ou raatira, si l'Arii te demande " à qui est cette terre ? à qui est cet arbre, ce cochon ? " tu n'iras pas répondre sottement " à moi ". Mais selon l'usage et le respect que tu dois au Chef, tu baisseras la tête et diras " Notaua " à nous deux. Et l'Arii prendra soin de toi et de tes biens.

Les Ariis de l'Ile, si vastes soient leurs terres, si nombreuses soient leurs armées, doivent respect et obéissance à l'Arii Rahi, car seul il a droit, dans les cérémonies au Maraë, de revêtir le vêtement de Plumes Rouges, symbole du Dieu et du feu, le Maro Ura.

De l'Arii quatre signes marquent la noblesse : un moua — sa montagne ; un outu — son promontoire ; un tahua — le seuil où il tient audience ; un maraë — temple et cimetière de sa Maison.

L'enfant de l'Arii, garçon ou fille, dès sa naissance prend le titre et les pouvoirs de son père qui désormais ne règne plus qu'en son nom. Et le père qui a abdiqué rendra hommage à son enfant.

Les Ariis gouvernent par la loi du Tabou. Le Tabou est imposé par les prêtres car le Tabou est sacré et les malédictions des dieux pèsent sur celui qui l'enfreint. Mais quand l'Arii a parlé les prêtres prononcent toujours le Tabou. Tabou sur les fruits de l'arbre-à-pain quand l'Arii appréhende les mauvaises récoltes et la disette. Nul n'en veut plus cueillir. Tabou sur les poissons du corail, les anguilles de la rivière et la tortue, quand l'Arii connaît la saison où leur chair est empoisonnée. Tabou sur l'homme qui a commis un crime et qui ne

pourra désormais dans sa propre maison lever son bras ou remuer sa jambe. Tabou aussi les mots qui appartiennent aux Arii. L'homme de basse condition ne saurait en user.

Ainsi puisque Otu s'appelle Pomaré — celui qui tousse la nuit tu devras désormais nommer Oto la toux et Ahi Ahi la nuit. Malheur à celui qui enfreint le Tabou car sa gorge s'enflera, un goitre horrible comme la lèpre fera de lui un objet d'horreur, et la mort dans la souffrance châtiera son crime inexpiable.

Quand tu passeras près de l'Arii découvre tes épaules jusqu'à la ceinture et n'oublie pas que toute terre touchée par ses pieds devient sienne. Fais-le porter sur les épaules de ton serviteur si tu veux conserver ton bien.

Guerres

Tiens tes armes toujours prêtes car souvent les Ariis proclament la guerre et il faut agir promptement et par surprise : ainsi le plus faible a parfois raison du plus fort. Guerre pour la possession des meilleures terres ; guerre pour la récolte des fruits qui nous nourrissent; guerre pour la femme qui fut enlevée ; guerre parce que l'a proclamée l'Inspiré ; guerre de par la volonté des Dieux !

De seuil en seuil, le " véa ", messager a porté la branche de miro ; les partisans ont accepté la guerre et se sont réunis en assemblée ; éloquent et persuasif a été l'Arii ; les sacrifices humains ont été offerts aux Dieux et les prêtres ont rendu des oracles.

Alors sont venus les Chefs portant sur leur poitrine le taumi fait de coquillages et de plumes et autour des reins ; une ceinture de nattes fines ; puis les guerriers armés de l'ofai-maa la fronde — du maéhaé — le javelot, de l'amoré — la massue, le tai enroulé trois fois autour de leurs têtes.

Et les troupes se sont rangées sous leurs Chefs et leurs bannières, et l'armée en bon ordre couvre le rivage à perte de vue.

A bord des pirogues sacrées les images des Dieux ont été transportées et la terre O-Tahiti tout entière se prépare à la rencontre.

■

Aujourd'hui le Chef ami a promis des secours.

Le gage de sa parole fut une victime humaine ; une pirogue l'a apportée au devant de laquelle les prêtres sont venus avec le " taata meia roa " le grand homme de bananes ; à ce bananier, enveloppé comme une victime humaine, on avait joint des plumes rouges, des cochons morts, des feuilles vertes : ainsi le veulent les rites.


TE PO

Alors les arrivants ont débarqué l'image du Dieu Oro qui est faite de plumes rouges attachées à l'oreiller de bois ; la pirogue sacrée est portée à dos d'hommes au Maraë et les nouveaux venus sont accueillis en amis et alliés.

■

Face à face les armées veillent dans la nuit ; leurs armes sont prêtes. Nul n'a le droit de parler, nul, sauf ceux qui, au fond des troupes, l'œil enflammé, se démènent avec des clameurs : les Rauti.

Car ils ont mission d'entretenir l'ardeur guerrière au cœur des combattants, d'exalter les courages. Nuit et jour leur grande voix s'élève, interpellant les dieux, les hommes, appelant aux présages, décelant la faiblesse et l'injustice de l'ennemi, jetant le défi aux adversaires, faisant monter de part et d'autre la colère, la soif du sang ennemi et toutes les fumées qui enivrent les guerriers. Déjà sur la bataille qui s'apprête s'élève un nuage sacré.

Chants de Guerre - Rauti Tamaï

* Chant de Guerre de Fanuura

Monte vers toi l'invocation, grand Taaroa

l'Invocation du Dieu qui provoque la mort cuisante·
l'Invocation du chef
l'Invocation du Teahio, le Prêtre,
l'Invocation du Siège au Maraë
l'Invocation de l'enceinte sacrée
l'Invocation du filet aux milliers d'yeux jeté sur la tempête
qui emprisonne dans ses mailles la force de l'Océan
l'Invocation de Ruaroroirai.
Monte l'Invocation vers le seuil de ton ciel.

Conduis la troupe, conduis vers la Maison qui se nourrit de guerre

Ihi le Destructeur, Ihi le Guerrier.
L'appel de Fanuura à la Maison Royale de Maruia
a fait se lever le Sceptre Ruaiaipao.
Rassemble, rassemble en présence d'Aua
la troupe qui est à la mer dans la petite passe.

Et vous, ô mes Cadets chéris, redressez le pahu, le grand tambour de guerre.
Casquez vos têtes, ceignez vos reins,
pressez le " taumi " sur vos poitrines
et bandez fort le ventre qui a peur.

Pehea a eu peur, Huaroro a eu peur de ma lance To Porahu.
Tû la hache lisse, Tû fait luire ses reflets changeants,
Tû qui coupe le pandanus élancé et la tige du jeune cocotier.

Et voici que s'apprête la pirogue de guerre :
Déesse de la nuit, le jour est ton époux.

Au seuil de la Maison Royale de Maruia se tient Honoura ;
il attrape au vol les saluts des jeunes gens.

Le branle est donné à la danse de guerre,
et s'empresse la troupe du rivage
autour de Tainanou le valeureux.
Aua est présent.

Faites sonner, faites chanter le grand tambour
ô mes cadets chéris
car c'est un Roi du corail intérieur
un Roi du Maraë, ô mes cadets chéris..,

■

Mais les ombres se dissipent. Le Dieu Oro surgit de la mer, et dans le choc des lances, le sifflement des javelots, les cris et les clameurs, la mêlée commence.

Sur la mer aussi : à l'abri du récif, sur trois lignes les pirogues de guerre sont rangées. Leurs hautes proues relevées à l'avant comme le col d'oiseaux batailleurs, s'apprêtent à soutenir le choc de la flotte assaillante. La voici qui franchit la passe. Sur la plate-forme qui jumelle les pirogues deux à deux, debout les guerriers tendent leur lance. Sur la pirogue du Chef, près de l'image du Dieu, le grand prêtre domine de sa haute coiffure de plumes ces vaisseaux hérissés qui s'avancent au rythme cadencé des pagaies pareilles à des centaines d'ailes rapides. Au premier rang sont les Aito, les héros qui déjà sont signalés par leur courage. Et, sur chaque pirogue, penché à l'avant l'un deux tient prêtes les amarres pour l'abordage.

Le choc s'est produit. Nouées les unes aux autres, les pirogues font un immense et mouvant radeau où hurle la bataille. Le sang

ruisselle sur les bordages, l'eau de la baie est rouge où s'en vont à la dérive les armes, les plumes, les pagaies, les cols disloqués des proues.

Lâches ceux qui s'enfuient à la nage. Ils ont emporté à terre l'image du Dieu, dans leur fort de montagne pour lui offrir des victimes et l'engager à déserter notre camp. Mais le Dieu méprisera leur ruse misérable, car nos prêtres déjà se sont fait entendre de lui.

■

Tous les prisonniers, hommes, femmes, enfants ont été massacrés ; leurs têtes seront portées au Maraë et l'on en fera un mur triomphal. Les cadavres des vaincus resteront sans sépulture pour que leurs âmes errent dans le désespoir. Les nôtres seront enterrés avec leurs armes ; et leurs âmes iront se poser sur la pierre de vie au Mont Temehani pour aller droit ensuite au paradis embaumé, le Rohutu noa noa.

■

Voici venir l'envoyé de paix, une branche verte à la main. L'Arii l'a vu : il est sauf. Quiconque attenterait à ses jours serait puni de mort. L'ennemi se soumet, offre ses victimes et envoie ses présents.

Le grand prêtre va prendre les pavillons rouges et les unir par un bout devant l'image du Dieu en signe de paix.

Une pirogue apportera les victimes et les présents, pirogue sacrée qui sera portée sur les épaules jusqu'au Maraë car elle ne doit pas toucher la terre.

Devant les images du Dieu seront offertes les victimes, quatre au moins. Les prêtres et les assistants diront les prières. Et celui qui accomplit les sacrifices arrachera un œil à chaque victime et le portera aux lèvres des chefs présents. Ils feindront alors de le manger.

Les Tévas

Temanutunuu, Chef de Punania en l'île de Tahiti avait pour épouse Hotutu, cheffesse de Vaiari.

Comme il était aux Pomotu, à la recherche des Plumes Rouges, survint à Vaiari un homme étrange. Son corps était moitié homme moitié poisson. Hotutu le reçut selon les lois de l'hospitalité.

Leur intimité était déjà ancienne quand un jour le chien d'Hotutu entra dans la maison et prodigua à sa maîtresse les marques de la plus vive amitié, lui léchant même la figure. Temanutunuu, — c'était le nom de l'homme-requin — s'irrita de partager ainsi l'affection d'Hotutu avec une bête et se décida à la quitter. En partant il lui dit : " Tu enfanteras. Si c'est une fille elle prendra ton nom. Si c'est un garçon tu l'appelleras Teva. La pluie et le vent accompagneront sa naissance et, en quelque lieu qu'il aille, la pluie et le vent annonceront toujours sa venue.

" Il sera de la race des Ariis Rahis et tu lui construiras un Maraë que tu appelleras Mataoa, les deux yeux de Tahiti, et là il devra porter le Marotea et il faut qu'il soit connu comme l'enfant d'Ahurei, le vent qui souffle de Taiarapu ".

Un garçon naquit dans la pluie et le vent ; le nom de Teva lui fut donné et Mataoa fut bâti et là Teva porta le Marotea ; jamais les Tévas ne voyagèrent sans pluie ou vent ce qui les fit dénommer : Teva rarirari, les Tévas mouillés.

Telle fut l'origine des Tévas.

■

Unis sous une seule tête, l'Arii de Papara, les Tévas furent un clan puissant. Il y eut les Tévas de l'intérieur, c'est-à-dire de la grande île et les Tévas de l'extérieur, c'est-à-dire de la péninsule. De

district en district circulaient les iatoai, messagers et chefs des combats de l'Arii Rahi. Voici le cri qui servait à rallier le clan tout entier :

Teva la pluie, Teva le vent
Teva les œufs de poissons, les œufs chers à Ahurei

■

Teriirere i Tooarai fut le plus célèbre des Ariis Rahis de Papara. Puréa, sa mère, gouvernant alors en son nom, imposa un jour un " Rahui " au profit du jeune chef.

Par le " Rahui " tout produit du sol devenait Tabou et réservé à Teriirere : aucun cochon ne pouvait être tué, aucun tapa tissé qui ne fut pour l'enfant. Grand était le pouvoir de Puréa.

Mais en ce temps, la tante de Teriirere vint avec son propre fils. Elle escomptait qu'en faveur de leur rang le " Rahui " serait rompu selon l'usage. Cinquante pagayeurs firent entrer sa pirogue dans la passe.

Mais de la grève Puréa cria : " qui ose s'aventurer dans la passe interdite ? Ne voyez-vous pas que les Tévas sont sous le Rahui de Teriirere ? Il n'est même pas permis aux coqs de chanter ni à l'océan d'entrer en tempête.

" Mais c'est Vetua, arii d'Ahurai ".

Que m'importe ! Combien d'Arii Rahi y a-t-il donc ? Je ne connais que Teriirere ".

Alors la cheffesse éconduite pleura et se taillada la tête avec des dents de requin, et le sang ruisselant sur son visage prit le chemin du retour et Tetuanui la sœur de l'Arii insultée jura de tirer vengeance. Elle vint à Papara et débarqua ; avec des dents de requin elle se lacéra le visage et fit couler du sang dans un trou qu'elle creusa et ce fut l'appel au sang.

■

Opuhara fut le dernier des Tévas. Car depuis déjà longtemps les bateaux des hommes blancs étaient à l'ancre dans la baie de Matavai et ceux qui faisaient détruire les Maraë pour bâtir de nouvelles

maisons de prières à leur Dieu devenaient chaque jour plus puissants sur la terre Tahiti. Pomaré était un enfant docile entre leurs mains et Tati, lui-même, chef de la maison de Papara et frère aîné d'Opuhara avait abandonné la cause des dieux de Tahiti pour se rallier aux étrangers.

C'est alors qu'Opuhara, grand prêtre de Papara, devant cette trahison de son frère prit sa lance Urihere, l'appela " Urihere tueae ore " Urihere-qui-n'a-plus-de-frère, et se mit à la tête des Tévas. " Tévas la pluie, Tévas le vent, Tévas les œufs chers à Ahurei ". Ils se soulevèrent, chassèrent les prêtres étrangers du district de Paré-Arué et les obligèrent même à se réfugier dans l'île voisine de Moorea.

Mais la troisième rencontre fut fatale à Opuhara. C'est celle que l'on connaît sous le nom de rencontre des "Fei pi". Et le rauti tamai, le chant de guerre qu'Opuhara proféra en cette rencontre est resté fameux.

Voici comment mourut Opuhara :

Le combat ne pouvait s'engager avant les harangues d'usage. Opuhara clama son rauti. Alors un de ses cousins s'approcha de lui, lui signala les manœuvres déloyales de l'adversaire, qui, sans l'attendre, s'apprêtait à livrer combat et lui conseilla de s'abriter. " Honte sur vous, répliqua Opuhara ; le " Moua " la montagne Tamaiti (symbole de son rang) ne peut se cacher " et il s'élança.

Le feu des traîtres adversaires l'abattit. En vain il essaya de rallier ses troupes désemparées au cri de guerre. Son armée ne songeait plus qu'à pleurer le Chef battu. Voici quel fut son dernier chant :

* " Mes enfants, votre tête est maintenant séparée de votre corps.
C'est moi, Opuhara.
Le jour est venu, l'arbre ti du mont Tamaiti est brisé,
le pandanus de Matahoa est fendu.
O mes enfants, je pleure sur ma montagne de Tamaiti.
J'entends le son du grand tambour
du Maraë de Fareura qui appelle le grand vent Toa
pour éventer l'agonie de son Arii.
Oh ! que ma peine est grande ! "

■

Voici le sens des mystérieuses paroles de son chant de guerre :

La maison Poumariorio est la résidence des Ariis de Vairi, ses ancêtres ; Faina, le sous-district de Papara dont le Conseil décidait la guerre ; la pirogue " Mort " signifie la flotte entière ; le filet, l'ordre de guerre qui s'abat sur les huit districts du clan.

La nuit du Hirohiti est celle où le gros poisson abonde : ici ce sont les chefs puissants des Tévas. La grande pieuvre aux huit tentacules est l'île de Moorea où les ennemis d'Opuhara tenaient leurs réserves et le chien Hatetumu, celui de la légende, rappelle ici les gens de Raiatea venus pour joindre leurs forces à celles des troupes de Pomaré.



* Chant de Guerre d'Opuhara dernier Chef des Tévas

En avant, Tahiti, en avant pour la vengeance !
Tiens bon, tiens fort la double lance de la Maison Paumariorio sacrée
Tahiti, terre projetée à la lumière par la volonté de Taaroa,
Tahiti, garde-toi sacrée, garde-toi sacrée !

Et toi, Faina, pousse à la mer la Pirogue " Mort " !
Jette le filet " Rapeamataono ", jette-le sur les huit Tévas !

Voici que les Tévas s'ébranlent, voici que les Tévas s'ébranlent !

Demain sera la nuit du Hirohiti où grouille le gros poisson,
le gros poisson pour mon filet plein.
Toi, aie les yeux perçants du torea, l'oiseau criard qui surveille le levant et le couchant,
Surveille là-bas la grande Pieuvre et le chien Hotetumu.

Jette, jette le filet sur les Tévas, qu'ils bondissent au combat.
Prompte est Faina, l'Arbre de Mataoa étend ses branches,
sonne le grand tambour de Farerea.

Le jour grandit, lâche la garde, la boucle qui ceint l'honneur du Chef sacré
C'est moi Opuhara qui suis le ti, l'arbuste flexible du mont Tamaiti,
l'enfant de Tevarua Temeharo.

Le jour se lève, le Soleil monte sur ma terre resplendissante...

Mais voici la tristesse qui prend aux entrailles, l'amour de ce pays que voilà...

Debout Faina ! Que l'armée se lève comme une main,
comme une seule main !
Vous, les Tévas, quatre au dehors, quatre au dedans,
Vous, mes enfants !

Mort des Ariis

Les serviteurs ont nettoyé et orné de branches vertes le Maraë car l'Arii va mourir.

Vers sa demeure, chargés d'inutiles présents qui encombrent le seuil, ses parents et ses amis s'acheminent. Avec des dents de requins ils se sont lacéré le visage et la maison retentit de leurs lamentations.

Les gens de basse condition s'assemblent au lieu d'audience, tristes et défaits car parmi eux vont se désigner les victimes qui spontanément s'offriront pour apaiser les dieux.

■

L'Arii est mort. Nul ne mangera et ne fera de feu en ce jour de deuil, " emoe ".

Embaumé le corps a été placé sur l'autel, semblable sur ses hauts piliers, à une petite maison couverte d'un toit de palmes, dressé près du Maraë, " fata tupapau ". Et voici venir, bruissant de nacre et de coquillages, vêtu de plumes jaunes et de plumes noires, sa haute coiffure " parai " allongeant fantômatiquement sa lugubre, inhumaine apparence, le Haiva, pleureur des morts. Chacun de ses pas fait s'entrechoquer, en un bruissement ruisselant, les chapelets de nacres polis, d'os ciselés qui le couvrent de la tête aux pieds. Autour de lui courent, barbouillés de boue et de violentes couleurs, des enfants hurlants. Et son bâton s'allonge devant lui, impitoyable à ceux qu'il rencontre sur son chemin. Il convient que chacun sanglote avec lui.

L'enceinte du Maraë est gardée de gens armés. La plupart des districts voisins se présentent selon la coutume et l'accès de l'enclos leur est refusé. Alors s'engage, comme le veut l'usage, le combat sanglant qui apaise les morts.

III

LÉGENDES LYRIQUES - PARAPORE
CHANT DE TEURA I TE ONOHI
CHANT DE TAVI ET TAURUA

COMPLAINTES - ANAUS

Teura i te Onohi

Triste fut l'union de Teura i te Onohi et de Punuateraitua qui fut Arii de la grande île Moorea. Elle était sa cousine et il eut pour elle une passion si forte qu'il la demanda à son père dès qu'elle eut seize ans. Cependant grande était l'aversion qu'il inspirait à la jeune fille.

Un père ne refuse pas sa fille à un Arii, surtout quand il apporte de riches présents, de somptueux tapa, des nattes ornées, vingt ou trente cochons. Un lit fut dressé et Panuareraitua prit la malheureuse Teura i te Onohi.

Le lendemain, ils se rendirent au Maraë où en l'honneur de l'Arii les prêtres déployèrent les Plumes Rouges, " la pourpre du ciel ". C'est en mémoire de l'instant redoutable où Teura i te Onohi fut livrée à l'Arii devant les dieux que fut composé le triste " Parapore " où les malheureux époux se lamentent, l'un et l'autre, de leur destinée.

Légendes lyriques - Parapore

* Teura i te Onohi

*Déploye*z *la pourpre du ciel*

" Quel est le vent, ô Teura, qui a porté ici cette ombre,
qui a porté ici cette ombre sur moi-même, ô Teura,
qui te fait frémir jusqu'aux entrailles, ô Teura,
qui épuise mon souffle embrasé de toi ?
Voici, ô Teura, que là-bas, au large, un roc surgit... "

" C'est toi, toi mon Seigneur, Punateraitua.
Cela m'oppresse et je frissonne
Quelle épouvante me vient de son amour ! "

" Depuis qu'il m'apparut, ton visage m'a fait fuir Mara,
O fleur des grottes, ô couronne éternelle des grottes,
Comment la posséderai-je ?
La passion qui conduit le faisceau des flammes
Embrase le dais pourpre du ciel.
Ah ! que ton amour s'unisse au mien, ô Teura. "

" Sept sont les périodes du désir,
huit avec la passion.
Elle succombe, elle succombe en vérité, Teura i te Onohi
Sous le faix de ton amour qui s'accomplit... "

Déployez la pourpre du ciel.

Les amours de Tavi et de Taurua

A Tautira vivait Tavi, chef généreux et fort, il avait pour épouse Taurua qui était, en ce temps, la plus belle des femmes de la terre Tahiti.

Tuiterai, chef de Papara et des Tévas, entendit parler de sa jeune beauté. Il se rendit à Tautira et demanda à Tavi de lui prêter sa femme. Tavi, le généreux, ne pouvait faire moins. Il consentit en demandant à Tautira de la lui rendre à sept jours de là.

Mais Tuiterai s'éprit de Taurua au point qu'il prit le nom de Arorua : les deux cœurs. Les sept jours passèrent, le huitième aussi : alors, vinrent les messagers du mari qui réclamèrent la femme prêtée. Tuiterai les chassa avec ces paroles :

" Pourquoi rendrais-je Taurua ? Je ne veux pas la rendre, moi Tuiterai des six cieux,

elle est devenue pour moi plus précieuse que les Plumes Rouges apportées de Raratoa.

Mon cher trésor ! je l'ai gardée précieusement et je la conserve encore comme les Plumes Rouges de Faau.

Je ne veux pas la rendre maintenant. Non ! je ne veux pas renoncer à elle !

Pourquoi renoncerais-je à elle, moi Tuiterai des six cieux,

elle m'est devenue précieuse comme les Plumes Rouges de Raratoa."

Tavi convoqua ses guerriers et leur donna l'ordre de détruire Papara et son chef.

Papara fut ravagé et son chef capturé. Mais sur le point d'être achevé par les guerriers, Tuiterai exigea, — tel était son droit d'Arii — de l'être par Tavi lui-même.

Lié et les yeux bandés, ils l'emmenèrent tout au long du rivage. Son sang coulait sur les galets, et chaque fois que l'on passait une rivière, le blessé qui connaissait tous les ruisseaux rien qu'au toucher de l'eau, y trempait ses mains. Ainsi il connut l'approche de la demeure de Tavi et de la mort qu'il s'apprêtait à recevoir de la main de son ancien ami.

■

Mais Tavi était aussi généreux que fort. Il fit grâce de la vie au chef vaincu et Tuiterai devint l'hôte de Tavi. Un festin fut préparé et Tavi fit don à Tuiterai de son épouse Taurua, comme il est dit dans cet autre chant :

" Prends donc ma femme Taurua, mon amie !
Nous sommes séparés, elle et moi !
Taurua qui fut pour moi l'étoile du matin !
Pour sa beauté je voudrais mourir.
Elle fut à moi, mais maintenant prends la !
Nous sommes séparés, elle et moi ! "



* Parapore de Tavi et Taurua

Crépite la pluie sur Poumariorio, la noble demeure.

Craignez que ne s'abatte le funeste Marai,
le vent qui emmena la pirogue, autrefois,
la pirogue qui enlevait Taurua.

Taurua, la blanche perruche qui s'envola de Taravao
prêtée au Seigneur de Terehemanu,
Taurua, l'oiseau écarlate de Farepua.
Petit torea, petit oiseau de Matairea qui t'ébrouais dans l'eau claire
lève l'œil vers le Mont Tamaiti : vois-tu le grand chef Tuiterai ?

Et vois-tu derrière, vois-tu la peine de Tavi ?

Mon aimée, nous voici séparés toi et moi!

* S'est abattu un vent de colère.....

S'est abattu un vent de colère, le vent Tumatuma qui est venu fondre sur moi, ô mon ami,
Vent ennemi, vent de mort, épuisant mon souffle à la triste nouvelle qui de toi m'est venue.
Je me lève pour partir, le chagrin me retient, l'épouvante et l'effroi me tiennent au corps.
Nagent là haut Matarii, les Pléïades, ô angoisse de ce qui nous sépare nous deux, ô mon ami.
S'en iront, nageant, Faahu, Muriaha et Neehu, les beaux mois... Mais ma ma pensée, elle, se rapprochera-t-elle de toi ?
Devenu court le fil a lâché les mailles du filet qui nous rassemblait nous deux, ô mon ami.
Là-haut le soleil s'est levé, tu t'en es allé là-bas, tu es parti habiter là-bas, tu as disparu là-bas.
Où te chercherai-je désormais ? tout en bas aux fins fonds de l'Océan ? dans les eaux de la mer ?
Il s'est levé le vent de ma peine, celui qui nous a détachés nous deux, ô mon aimé.

* Petit torea de Manua...

" Le torea est un oiseau du rivage de la mer difficile à prendre. S'il échappe au piège on ne le rattrape jamais. "

" Petit torea de Manua, reviens ici... "
— " Non je ne reviendrai pas ; je poursuis là-bas le Soleil qui tombe "
— " Petit torea de Manua, monte ici
à mon abri, mon haut abri, abri du soir...
Ma bien aimée reviens ".
— " Non, je ne reviendrai pas, amour passé.
Eteinte notre tendresse, tombé notre Soleil ".

La mésalliance de Tauraatua

Comment Tauraatua, chef de Papara, avait-il pu songer à épouser Marae-Ura, sa maîtresse, qui n'était point de son sang ?

Il ne pouvait ignorer que toute mésalliance lui était interdite, à lui, Arii de Papara, chef des Tévas ! que tout enfant de cette union serait mis à mort ! Et pourtant, Tauraatua qui aimait, restait à Ruaroa où vivait sa maîtresse ! Alors sa famille lui envoya en messager l'oiseau Uriri qui, s'approchant, lui dit :

" Reviens à Papara, aux lourdes feuilles ;
Reviens à Teva, ta demeure, ton Papara, la terre d'or ;
Ton Moua, le mont Tamaiti sur les hauteurs ;
Ton Outu, le promontoire Manomana sur le rivage,
le siège de Teriirere i Tooarai !

Alors le chef reconnaissant en ce chant d'oiseau l'appel des ancêtres, dit :

" Laisse-moi seulement écarter les feuilles dorées de Ruaroa
que je puisse voir les deux boutons de fleur de Marae-Ura sur le rivage ".

Il regarda longtemps entre les feuilles et s'en alla...

IV

LES TERRES

FÊTES - FÊTES DE LA MER ; PRÉMICES ;
ADIEUX AUX DIVINITÉS

DANSES

HOMMES ET FEMMES - TANÉS ET VAHINÉS

“MAHOUS”

ENFANTS

LES CHANTS - UTÉS ET IMÉNÉS

TEXTES MAORIS

CHANSONS DES TERRES - PARI-PARI FENUA

PAROLES A DANSER - PATAUTAU

CHANSONS - UTÉS

Les Terres

Tahiti Nui Marearea, grande Tahiti dorée, terre couronnée ! l'Orohena qui perce les nuages errants domine d'un signe de royauté la mer et les terres voisines : Moorea, Huahiné, Raiatea, Pora-Pora. Ceux qui vivent sur la terre Tahiti aiment chanter sa louange ; ainsi font à Raiatea, à Pora-Pora et sur toutes terres marines, ceux qui ont sur leurs cases l'ombre du Mont Tapioi, du Pic Paia ou de tout autre morne bleu ceinturé d'un nuage blanc.

Car il est bon, le soir, assemblés dans les maisons-de-chant, de dire sa fierté de la grande terre où l'on est né, où les vahinés sont belles, les hommes forts, les montagnes hautes, la mer poissonneuse et l'amour de ce domaine moins vaste et mieux connu, le district ou le village où l'on a vécu. Plus qu'ailleurs la rivière y est transparente, la plage sonore, la vallée bondée de fruits. Et l'homme dans sa case, parmi ses proches, songeant à un coin de terre plus étroit encore, le sien, composera en l'honneur des particularités de son bien, — telle source, tel arbre, telle fleur, telle pierre creuse et sonore où le dieu parle quelquefois, — un chant secret qui, ne sortant pas des mémoires, attestera, à travers les années, pour ceux qui un jour les voudrait contester, les droits de la maison.

Ainsi, vaste ou étroite, chaque terre à son chant : pari pari fenua.

Chants des Terres - Paripari fenua

Tautira

Tautira, terre de songe...
le petit pluvier qui vient du Sud
s'en va, voletant, le long du vrai chemin :
c'est l'étroite bande de sable,
le petit sentier qui tremble sous les pulsations de la mer.

Me voici à Parirériré
dont les Aréois ont oublié le nom.
Mais où est le chemin de Tautira ?

En passant j'ai détaché
la fleur blanche de la montagne Tahuareva :
Ma terre à moi c'est Fatutira, la grande terre,
et la vallée aux beaux fruits de Vaitai.

Sur elle Tahuareva, la montagne,
en bas la plaine Tiaraaopéré.
Le promontoire hautain de Tatatua
se baigne dans les eaux de la Vaitapiha.


PG

Les Fêtes

Fête de la Mer

Voici venue la saison de la mer.

Au-delà du récif jusqu'à l'horizon les dos des bonites dessinent des arcs d'argent ; une pirogue sort dont la pêche sera consacrée aux dieux. Car ce premier jour de pêche est tabou.

Impie est celui qui approche du rivage, qui fait du feu, cuit des aliments ou mange avant le coucher du soleil, ce jour-là.

Dans les Maraës les prêtres prient ; un fata est dressé où seront déposées les prises.

Le premier jour de pêche est jour sacré.

Le soir est venu ; la pirogue se tient toute proche du rivage ; les prêtres viennent au bord de l'eau et font les prières, par leurs soins, les poissons sont empilés devant le fata.

La première pêche est pour les dieux, la seconde pour l'Arii, et le troisième jour seulement le maori pourra pêcher pour lui.

■

Prémices

Pirogues neuves, nattes de pandanus, fines tapas blanches, régimes de feis et de bananes, noix de coco et cochons gras, chiens et volailles bien nourris : sur tous les biens de l'année une part prélevée s'en va sur les épaules des prêtres et des chefs vers le lieu convenu tout proche du grand Maraë.

Les pluies sont finies, Oro féconde la terre car les temps d'abondance sont proches. Celui qui fait aux dieux les plus belles offrandes sera le plus favorisé en sa récolte.

Sur la mer des voiles glissent, gonflées par le toerau ; pareilles à des oiseaux de mer abattant leur vol sur quelque pâture les pirogues cinglent vers la fête promise.

Nus jusqu'à la ceinture, les prêtres, desservants et valets s'acheminent vers le Maraë pour faire les parts : celles des dieux d'abord puis celles des chefs.

La foule attend : le messager de l'Arii va venir annoncer que ce qui reste des victuailles est au peuple, car les Atuas aiment à voir les hommes s'emplir la panse.

■

Adieux aux Divinités

C'est la fête de grande abondance, à la clôture de l'année, quand les silos sont remplis de fruits-à-pain, et que les dieux s'en vont derrière les grands nuages vers le séjour obscur d'où il faut les supplier de revenir bientôt. Banquets, danses combats, courses et jeux : après ce triomphal adieu aux Atuas, les Aréois suspendent leurs fêtes et se retirent chez eux pour pleurer l'absence des divinités.

Plus de guerres, plus de travaux : tout cesse devant la fête qui s'apprête. Empiler les vivres, préparer les jeux, il n'est pas d'autre loi. Le Fatu no té upa upa qui dirige la cérémonie prépare ses acteurs, ses danseurs et jouteurs. Combats à coups de poings ou à main plate ; à coups de batons ou à la lance, au javelot, à la fronde ou à l'arc ; courses à pieds et courses de pirogues, combats de coqs ; jeux de balles pour les femmes, courses à la planche sur la vague dans la passe.

Pendant des jours les grands tambours ne cesseront de battre l'air ébranlé à grands coups sonores et, parmi les Aréois en grand spectacle, les comédiens et les danseurs, dans les clameurs des orateurs, les cris et les chants, dans le délire du hava et la fumée des festins, tourneront, venus de partout, innombrables comme les galets de la plage, les hommes maoris que le plaisir jamais ne fatigue.

Quand, après des jours, sur la place où la fête aura épuisé ses ripailles s'en iront les derniers étrangers, les comédiens planteront un poteau. Et les oripeaux, les paniers vides, les parures abandonnées s'amoncelleront sur ce mannequin que l'on appelle potii ino, la méchante fille.

Il ne faut pas se moquer de la potii ino car, ceux qu'elle poursuit seront mal accueillis à la prochaine halte.

Danses

Creusés dans des fûts de cocotiers et tendus de peau de requin les grands "pahous", sous les paumes des musiciens, retentissent à grandes pulsations sonores.

Pour les fêtes de l'année, les réjouissances et les cérémonies périodiques ou accidentelles, chaque district a son équipe de danseurs et de danseuses, exercée sous les ordres d'un chef ou d'une cheffesse de danse, Raatira Otéa.

Chaque soir autour des pahous l'Otéa s'assemble ; la discipline est sévère, les ordres brefs. Le chef de danse au front de sa troupe alignée sur deux files brandit sa lance, la cheffesse une touffe de blanc ruban de reva reva. Un salut rauque aux dieux et aux chefs, c'est le signal : les bras se tendent en avant. Et brusquement, crépitant sous la baguette impérieuse, un mince tube de bois donne le rythme de la danse. Dans son branle saccadé les bras envoient de gauche à droite, de haut en bas leurs gestes précis, les cuissent battent, les genoux s'entrechoquent comme des branches dans le vent. Les files se croisent, se coupent, évoluent dans la cadence précipitée du tambour sonore et du tambour crépitant.

Nombreuses sont les figures : inspirée du maniement de la pagaie, du harpon, de la lance, voire du maillet à battre les tapas, il faut qu'effrénée, leur mimique simule en même temps que la nage, la chasse ou les travaux, les gestes de l'amour. L'allusion au sexe double le sens des figures et les rend vraiment plaisantes. De véritables scènes se jouent. L'une d'elles représente la chasse à la Baleine : au milieu des danseurs qui rament en cadence l'homme-baleine pourchassé se contorsionne, tourne, fonce ; les harponneurs tour à tour le manquent ou l'effleurent ; le voici touché pour de bon, mourant à toutes petites saccades de son derrière, la lance entre les jambes, la tête renversée

renvoyant de sa bouche pleine d'eau un grand jet qui éclabousse les danseurs frénétiquement pressés autour de lui. Dans une autre, la danse de l'Oiseau, les danseuses ont des huppes de plumes rouges sur la tête, des touffes de plumes blanches sur les seins et leurs mouvements de hanches font voleter leurs robes de tapa gonflées par-dessous de grands cerceaux.

Parfois Otéas de danseurs et Otéas de danseuses mêlent leurs files. Toutes vêtues de blanc, le regard et la bouche figés sur un immuable sourire, couronnées de fleurs, les vahinés ondulent sur leurs hanches, encadrées par la danse mouvante des tanés, cependant que face à elles, reins roulants, cuisses soubresautantes, le chef de danse mime en convulsions passionnées, — défi ou conquête — toutes les phases d'une possession forcenée. Et soudain l'une d'elles s'élance, relève le défi et parmi les rires et les cris tous deux miment la bataille de l'amour jusqu'à l'épuisement du plus faible jouteur.

Ainsi se déploient au cours des nuits à la lueur des torches qui incendient les corps luisants, dans le battement sourd des pahous et le claquement des grêles tambours de bois les danses " oupépéhés " et " mamahas ". Parfois s'y mêlent des chants ou la litanie des paroles à danser. Parfois dans les " paoas ", tous les danseurs accroupis en cercle scandent en battant des mains, à coups de gosier et d'un refrain brusquement repris en chœur, l'impayable gesticulation de deux danseurs mimant les paroles d'un " patautau " à double sens.

Upa-Upa

La nuit est propice aux danses, les danses propices à l'amour. Elles enfièvrent les tanés et les vahinés qui parfois s'appellent et se prennent dans la foule et vont se perdre, mouillés de sueur, dans l'obscurité des plages.

Mais la danse qui chauffe le sang, qui attise le désir est le " or upa-upa " qui assemble les libres jeunesses " taurearea " dans la ténèbre des manguiers noirs, au creux d'une plage ou à la pointe extrême d'un promontoire. Dans l'ombre d'un massif l'appel furtif du

vivo, la flûte de roseau, les rallie un à un. Ils se tassent, bouquet de nuit d'où fuse soudain rauque et triste un uté, un chant aigü et bas tour à tour, où se nouent, une à une, plus rauques plus aigües, toutes les voix. En basse sourde un halètement les scande, déjà le groupe obscur ondoie, et brusquement la danse jaillit. Blancheur surgie de la ténèbre, ses noirs cheveux en torrent, ses hanches déchaînées, elle les appelle. Le plus jeune sort le premier, dont le corps agile frénétiquement se démène. Et tour à tour ils sortent tous, entrent dans la danse, saillant les vahinés qui ne se lassent point. Alors entre eux s'insinuent les musiciens qui donne le rythme : bouches d'ombre au creux des mains haletant à coup de gosiers. Autour de leur concert lascif et funèbre s'enroule, dos à dos et ventre à ventre, une ronde enivrée de son mouvement, de son bourdonnement et de sa chaleur.

Ainsi commence et dure jusqu'au jour sous les manguiers noirs ou au creux des plages, la upa-upa.

Paroles à danser - Patautau

Paoa de Papenao

C'est moi la petite coquille de Auroa
— Et moi le petit perce-sable de Rairoa

Une guerre sans trève est entre eux,
vrai manège de va-et-vient :
lui se faufile à son devant
et l'autre, en rebiffant, se traîne à sa rencontre.

A l'embouchure où il se tient
il a disparu tout entier,
de la tête jusqu'aux pieds.
" Aué ! à s'y frotter ton derrière y a passé
Hi !
Aué ! tout y a passé — tes orteils et tes jarrets
Hé !

Mais déesse Teura s'est fâchée
" Ah ! il m'a déchiré ! ah ! ma pierre fendue ! "
Voilà que le Grand Chef arrive :
" Du fou, grand chef, délivrez-nous,
grand chef, sauvez-nous hi !
grand chef, sauvez-nous ha !

La coquille s'enfouit dans le sable,
le perce-sable dans un trou.

Ainsi furent déconfits les gars
par la femme qui connaît l'homme.
Ah ! la femme qui connaît l'homme... hi !
Ah ! la femme qui connaît l'homme... ha !

Hommes et Femmes - Tanés et Vahinés

" Dormait Taaroa avec la femme Hina, Déesse du dehors, tel est son nom : et d'eux est né l'Homme, le Fort, tel est son nom ".

Voici ce qu'étaient les hommes de la terre Tahiti, non point ceux qui ont dans leurs veines le sang du marchand chinois, jaune et ridé comme ses gousses de vanille, mais ceux qui, jadis, plus nombreux au pied des pics sacrés que les crabes dans les trous de la plage, portaient en eux le vrai sang maori.

Hauts et larges, ainsi que le montrent les pierres levées où les Ariis inscrivaient leur taille, à peine sentaient-ils peser à leurs épaules le lourd balancier à chaque bout chargé des vivres de la montagne, quand ils descendaient les rampes abruptes des rochers ou sur le torrent légèrement passaient d'un bloc à l'autre. Leurs bras assouplis par la nage, ni le filet qu'ils retirent chaque soir, ni la pagaie maniée tout au long de la nuit, ni les troncs de miros soulevés comme par jeu, n'en avaient durci la grâce, épaissi l'attache, alourdi le balancement. Jambes de danseurs, pieds liants qui jamais ne glissent ou ne trébuchent. Ils allaient, tantôt à pas rapide à travers la montagne, fonçant sous leur charge, tantôt nobles et nonchalants, une étoffe aux reins, selon le rythme des heures. Ainsi de la mer à la montagne, par l'harmonie de leurs gestes, l'allégresse de leurs mouvements, leur vie libre, groupée et fleurie se déroulait comme une danse.

Quel miracle appariait la noblesse de leurs lignes et la grâce de leurs traits, cette démarche de dieux et ces figures d'enfant aux larges yeux fendus, aux bouches charnues, aux blanches dents, à la peau douce dorée, imberbe, humectée d'une fraîche transpiration, aux cheveux noirs luisants frisant à larges boucles? Un miracle de jeunesse puissante, inaltérée : l'homme blanc n'était pas encore venu.

■

" Est née ensuite la femme ornée, Plaisir, tel est son nom ".

Aux côtés du tané, dans les plaisirs et les libres efforts des

travaux et des jeux, elle n'était point la femelle asservie au travail ou à l'amour, ni esclave ni idole dans la maison. Tanés et vahinés étaient de grâce jumelle, le sexe entre eux faisait peu de différence, l'homme gracieux et souple comme la femme, elle forte et agile comme lui, comme lui durcie aux courses, aux nages dans l'eau froide des torrents. Sa toison parfumée, ointe de monoi et étoilée de fleurs tiarés, onduleux vêtement de cheveux chaque jour lavé à la rivière, était le seul attribut de sa féminité. Cependant les filles nobles des Ariis étaient élevées au Paarii dans le retrait d'une grande falaise ou, pour l'orgueil de leur maison, l'ombre de la montagne préservait la blancheur de la peau.

L'échange du plaisir, le prêt de ce corps fraternel n'était point pour elle chose d'importance, aussi peu marchandés que ne le sont les fruits ou les fleurs du chemin qui appartiennent à tout le monde. D'ailleurs le devoir de l'homme hospitalier n'est-il pas de prêter sa femme à son ami ? Ainsi Tavi céda Taurua à Tuiterai. Aussi lorsqu'elle avait douze ans la fille " potii " était confiée à celui qui offrait au père quelques cochons et des pièces de tapa. Des danses et quelques chants, un lit de nattes dressé dans la case familiale, c'étaient là noces suffisantes. Le jour où les époux cessaient de se plaire l'un à l'autre ou bien ils se séparaient sans amertume ou bien la femme vieillie acceptait que vienne à ses côtés une seconde femme plus jeune et plus propre aux plaisirs, où bien c'était l'homme rendu débile par l'âge qui cédait sa place sur la natte au jeune amant.

Cependant ce prêt facile et cet échange n'excluent point la secrête préférence de l'âme, qu'elle dure une vie ou une saison, l'attachement du cœur qui fait se lamenter les vahinés abandonnées, l'amour qui rendit furieux Tavi contre Tuiterai quand ce dernier prétendit retenir l'épouse prêtée. Ce sont là, il est vrai, de beaux sentiments faits surtout pour rendre plus émouvants les " paro poré " légendaires ou les nostalgiques complaintes.

" Plaisir ", tel est son nom.

Aux plaisirs seuls elle était mêlée. Plaisirs de la case où elle tressait les couronnes, tissait les grandes nattes de pandanus fraîches et bien odorantes, battait avec ses compagnes les blanches tapas, ou préparait les aliments succulents.


NAVENAVE FENUA

Plaisirs des fêtes où, ornée pour plaire, couronnée, parfumée, elle était dans les scènes des Aréois celle que les tanés conjurent de paraître avec d'excitantes gesticulations, celle qui soudainement mêlait à la farouche danse des hommes, sa blanche danse glissante, lascive et radieuse de son pouvoir.

Plaisirs du bain où cachée dans une touffe d'arbres, elle jetait vers le baigneur choisi par elle un fruit de nono qui le faisait bondir à sa recherche.

Plaisirs de la nuit où le long embrassement du mâle fait gémir ses plaintes sous les palmes de la plage.

Mais aux affaires graves des hommes, aux festins de cérémonie, aux discours sur la place, aux sacrifices au Maraë, aux guerres, elle n'avait point de part, toutes choses "tabou" pour la femme maori. Cependant si un Arii n'avait point de fils, sa fille héritait de son nom et de son pouvoir, elle avait un siège au Maraë, et toutes ses volontés étaient exécutées. Ainsi Puréa qui épousa Amo chef de Papara, ainsi la Princesse Arii Maté qui régna sous le nom de Pomaré.

■

Chansons - Utés

La brume bleue

Elle enveloppait mon corps, la brume bleue
et voici ce qu'elle disait :
elle disait que ma vahiné était dans le sentier
entre les bras d'un amant vigoureux

Surtout n'aie pas idée
que j'ai su cela d'une bouche d'homme
car c'est le gazouillement : un oiseau
qui me l'apprit...
et aussi la brume bleue de la montagne...
Elle m'a dit la vérité.

Tels les avaient faits Taaroa — tanés et vahinés de la terre Tahiti, créés non pour peiner sur les rudes travaux du sol mais pour mener sur l'île féconde la belle existence où l'effort est consenti pour le plaisir.

Tels ils étaient. Au point du jour, ils s'acheminaient lentement vers la rivière enveloppés de leurs " ahou-tooto ", les couvertures de la nuit. Au bord d'un bassin naturel d'eau transparente, sous l'écran de larges feuillages ils détendaient dans des rires l'engourdissement du sommeil. Puis les uns partaient dans la montagne à travers l'enchevêtrement de la brousse des goyaviers, bouraos ou bambous, chassaient à la lance le cochon sauvage, pêchait au harpon la truite de torrent " nato ", l'anguille ou la chevrette, ou cherchaient dans le feuillage les lourds régimes de feis et les chapelets d'oranges dorées. Des couronnes de fougère les protégeaint du soleil. Parfois d'écho en écho se répondaient, gutturaux et stridents, leurs cris de ralliement. D'autres bâtissaient, en bordure de la mer et surplombant les jardins de coraux où jouent les poissons de couleur, les grandes cases de bambou tressé aux toits de pandanus, qui, sous l'éventement des palmes et dans les feux du lagon, sont comme de grandes masses d'ombre et de fraîcheur. Des hybiscus aux langues rouges, fleurs éclatantes jaillissaient au bord de ces corbeilles. Au seuil les femmes tressaient des nattes, des colliers ou des couronnes. Il y a toutes sortes de couronnes : celles que l'on fait de plumes blanches et noires, de graines rouges, de coquillages menus comme des grains de sable. Mais les plus belles sont celles que l'on compose de fleurs choisies, de certaines pelures de fruits et de telles herbes qu'il faut connaître.

Sur la mer, pareilles à de frêles bêtes d'eau, leurs pirogues à balanciers sillonnaient le lagon irisé, crespelé de petites vagues joueuses. Brandissant leur harpon, prêts à plonger, plus vifs que leurs proies marines, dans les eaux bleues, d'autres dominaient le récif écumant, la mer placide. Au loin vers d'autres îles, bleuâtres comme des ombres, irréelles comme les grands nuages qui massent au fond du ciel leurs ventres blancs, les voiles des pirogues doubles cinglaient. Une lumière qui n'éblouit pas, qui joint les formes et les visages, éclairait sur les jardins de la mer ou à travers les voûtes véges, ces corps dorés qui s'ébrouaient dans leur nudité.

Sur les pierres chauffées de l' " himaa " les aliments-cochons de lait, poissons, fruits à pain, succulentes " poës ", pâtes de bananes, de papayes ou de feis malaxés avec l'amidon ou le miel sous les pilons de basalte, s'étuvaient, couverts de feuilles de maioré. Allongés à l'ombre, entre deux siestes, ils mangeaient lentement les savoureuses nourritures trempées dans la sauce " mité " lait de coco rapé mêlé d'eau salée et de citron. Quand un étranger passait des voix le hélaient : " haremai tamaa " " viens manger avec nous ". Parfois circulait dans les bols de bois le hava, la boisson que l'on fait avec l'écorce amère mâchée par les filles aux dents blanches : de beaux rêves peuplaient alors un sommeil qui durait des jours.

Le reste de la vie appartenait aux guerres, aux fêtes, aux discours. Honorés et puissants étaient ceux qui, par des périodes éloquentes, des grandes images et l'art des mots maoris aux significations confuses et profondes, savaient capter l'acquiescement des assemblées conquises par les paroles.

Tels ils étaient sur la terre Tahiti, quand arrivèrent, vêtus de noir, les hommes blancs.

La fleur fermée

Fleur encore fermée au soleil qui se lève,
jeune liane de vanille,
liane de mes désirs
es-tu là-bas dans la montagne ?
N'es-tu pas plutôt au fond de ma tristesse ?
Où es-tu, petite vahiné ?
Voici ton nouvel amant.

La Couronne

Cependant que je tresse ma couronne
Où s'en vont mes pensées lascives !
C'est à ma vahiné bien aimée que je songe
à la tombée du jour...

“ Mahous ”

N’as-tu jamais rencontré de mahous au bord de la rivière, une fleur ou un éventail à la main ?

Celui-ci laisse croître une barbe fournie. Mais il aime les robes de femmes où sont à l’aise ses grosses mamelles inféconces. Ses jambes sont velues, ses attaches lourdes : les vrais hommes sont moins rugueusement façonnés. Quant aux vraies femmes, elles n’ont pas cette voix de fausset, ces gestes grêles, ces petits rires futiles, criards, de filles malades.

Le mahou jongle avec les citrons, trace les jardins, confectionne les gâteaux. Aucun art ne lui est étranger, ni d’orner les costumes de danses de flottants rubans de “ reva-reva ”, ni d’entraîner d’un furieux exemple les danseuses timides au front des otéas, ni de tresser les plus savantes couronnes. Il joue de tous les instruments ; dans les chœurs sa voix domine d’un solo aigü les autres voix. Mieux que toute femme il connaît les utés qui font rire, les anaus qui font rêver.

Le mahou est l’âme insolite d’une vie secrète et fébrile, entraînant après lui, en un remous, vers les places ténébreuses, le courant des jeunesses “ taurearea ”. Confident des vahinés qu’il conseille en leurs parures, complices des amours clandestines où il favorise les vieillards, il conduit vers le vieil “ Orometua ” libidineux la fille nubile qui cache sa rougeur entre ses doigts. Sa case est le foyer des secrètes intrigues. Quand il passe furtif, agité, avec des gestes de manches, de petits rires étouffés, les tanés rient, les vahinés se pendent à son bras, les enfants s’égosillent. Les chefs le traitent en personne d’importance. Il ne faut railler ni mépriser le mahou.

On dit qu’il a de vicieux plaisirs. Nul ne les connaît ou n’avoue les avoir partagés. Parfois ses yeux se voilent d’une taie mélancolique. Mais quand on surprend cette ombre sur son visage il glapit, pousse un petit rire et se voile la figure derrière son éventail.

La pluie

Petite pluie à fines gouttes...
l'arbuste en fleurs qui me protège
bruisse au mauvais vent Toerau.
Vers le sud je vais partir
laisse, ma petite femme, mon souvenir,
niché en toi.
Ainsi va se déchirer notre amour, ô mon arbuste fleuri,
le jour où je m'en irai.

Enfants

Si Routi n'a pas été tué le jour de sa naissance, étant fils d'Aréoi, c'est que sa mère eut le temps de le caresser.

Porté à la rivière plusieurs fois par jour, il fut minutieusement lavé, il sut nager presque avant de savoir marcher. Dès qu'il sut se tenir sur ses jambes, il s'exerça comme ses frères à la danse, eut sa pirogue et son cheval. Il suivit dans la montagne les porteurs de feis, apprit à porter sa charge et à harponner les petits poissons de corail.

Quand il parle les siens l'écoutent avec respect. Nul ne songe, même son père, à contredire ses volontés. La maison est à lui, la terre aussi. C'est avec lui qu'en cas d'échange ou de partage il faudra traiter. Il ne l'ignore pas. Si jeune qu'il soit l'enfant hérite de l'autorité du père et celui-ci n'a plus qu'à s'effacer.

Ses parents d'ailleurs ne sont point ceux qui l'ont engendré mais ceux qui l'ont adopté ; ceux-là sont les parents qui-font-manger "faamu". Il porte leur nom, habite leur case. Les autres n'existent plus pour lui. Le jour où il sera las de ses parents adoptifs, il se choisira une autre famille dont il prendra le nom et qui l'accueillera avec reconnaissance.

■

Tetua est mère depuis deux lunaisons.

Dans la petite cabane qu'on lui a bâtie près de la maison on l'a portée avec son fils et nul n'y entrera sauf quelque parente qui prendra soin de se dévêtir à l'entrée. Tetua, suivant l'usage, ne touche à rien et ses mains amaigries ne lui servent que pour soigner son enfant ; à sa bouche une voisine porte la nourriture. Aujourd'hui le temps est venu de l' "Oroa" :

Voici venus les invités, les Aréois et les chefs. Le père et la mère ont pris une pièce d'étoffe, des feuilles de miro, une dent de requin. Ensemble ils vont au Maraë pour invoquer les dieux ; ensemble ils s'approchent de l'autel en marchant sur l'étoffe et la mère, tout en

tenant l'enfant, se déchire la tête avec la dent de requin ; son sang coule, qu'elle recueille avec les feuilles de miro ; et le père fait de même afin que le prêtre puisse offrir aux dieux le sang des parents.

Puis tandis qu'ils s'en vont, la pièce d'étoffe est brûlée pour que nulle femme ne puisse toucher le côté qui fut en contact avec la terre sacrée.

■

Ses jeux sont les mêmes que ceux des hommes. Seulement son cheval, sa pirogue, son harpon sont à sa taille. Il a même ses chansons à lui. Voici celle des Pipirima que les enfants aiment chanter ensemble, car elle célèbre la revanche de Pipiri et de Rehua, les deux jumeaux qui furent négligés par leurs parents.

Ceux-ci s'en allèrent un soir pêcher au flambeau sur le récif. Quand ils eurent préparé les ramas, les grandes torches de palmes sèches, ils couchèrent sur la natte les enfants qui voulaient les suivre. Mais ce soir là Pipiri et Rehua ne purent pas s'endormir car ils songeaient à la pêche qu'ils manquaient. Car il est beau d'aller sur le récif de corail, là-bas où la mer gronde, cueillir dans l'écume de la vague qui se retire, d'entre les coraux violets et rouges, les coquillages " paua et maua ", l'étoile de mer, le crabe, les oursins et les petits homards boiteux qui se faufilent. Dans les flaques qu'incendient les torches, sous le grésillement des étincelles, il y a des poissons bleus, rouges, verts, striés de jaune ou de noir que le harpon transperce, et l'on ramène à la plage la pirogue pleine. Puis dans la " fare-tutu ", la petite case voisine de la maison où l'on cuit les aliments, dans la bonne odeur des poissons saisis au feu, on mange toute la nuit.

Les parents revinrent. Dans la " fare-tutu " ils bâtirent l'himaa. Entre les bambous passait la lueur rouge des hautes flammes, puis vint l'odeur du poisson, puis le bruit des fruits à pain que l'on bat au maillet avant de rompre leur pulpe chaude. Mais aucun appel ne venait convier les enfants au régal.

En vain Pipiri et Rehua s'agitèrent sur leur couche et se mirent à geindre. Tout occupés à sucer les succulentes bouchées trempées dans le miti, les parents ne se souciaient point d'eux.


AUTI TE PAPE

Alors ils se levèrent et sortirent dans la nuit. Par-dessus la voûte de palmes éclairée aux lueurs de la petite maison, un grand ciel constellé couvrait la terre, couvrait la mer de mille regard d'astres lourds aux feux mouvants. Alors, dédaigneux de ces égoïstes parents qui avaient pêché sans eux, mangé sans eux, ils s'en allèrent, s'en allèrent et se perdirent dans ce vaste ciel constellé aux astres lumineux.

Et quand les parents rentrèrent au logis, ils cherchèrent en vain sur leur natte les petits enfants. A leur tour ils appelèrent et ne reçurent pas de réponse. Mais soudain dans le firmament ils aperçurent une constellation qu'ils ne connaissaient pas. C'étaient leurs enfants perdus, les Jumeaux, Pipiri-ma.

Pipiri-ma - Les Jumeaux

" O petits frères, Pipiri-ma,
revenez-nous ! "
— " Non jamais nous ne reviendrons.
Mauvaise pêche votre pêche aux flambeaux
qui ne laisse rien aux enfants ! "

Ils sont partis : au ciel deux grappes de fleurs rouges.

Utés - Chansons

Au seuil de la case, sur le " pae-pae ", la plate-forme de pierre d'où elle domine le jardin, le chemin et par delà le lagon, le récif, la mer et les nuages, la vahiné est assise à même la natte, ses jambes repliées devant elle, son " pareo " étroitement rabattu, le menton dans la main, abandonnée sa tresse ou sa couronne, dit qu'elle est absente.

Quelle plus grande douceur que cet accoudement face aux choses de la terre, de la mer et à ses songes !

N'est-ce point alors que viennent aux lèvres, partant du fond de soi-même, dans un air familier soudain impérieux, les musicales paroles par qui se lient les choses que les yeux voient à celles que le cœur ressent. Une couleur, une forme, une ombre, traduisent un émoi, un désir, une peur. Cet arbre fleuri que le vent d'ouest lacère et la peine secrète que remue dans l'âme l'angoisse de la séparation se sont, au même instant, rejoints dans le même songe, et les pregnants, mystérieux mots maoris, inextricablement les nouent dans la même image, dans la phrase brève d'un chant. Utés, bulles frêles de paroles qu'un jet d'inspiration soulève à pleine voix au diapason aigu où elles se balancent jusqu'à fléchir et mourir sur cette note grave, triste et basse où tous les chants océaniens expirent ; utés, paroles entre le rêve, le rire, la musique et le cri, images brèves où les choses du cœur ne savent se traduire que par l'objet qui obsède ou captive le regard au même moment. Une tête chauve, la barbe d'un mahou, le criquettement d'un insecte, l'ébat d'une bête joueuse, un nom comique provoquent non un rire mais cette malicieuse chanson qui jaillit d'un retrait d'ombre, arbre, porte ou rocher. Un fruit tombe, un nuage se défait, un parfum passe : un uté naît. Et la mélancolie du chant ne revêt point toujours les paroles ; au fond d'une nostalgique phrase musicale se cache parfois un grivois propos. Car indéfiniment varient les nuances et jouent les reflets de leur insaisissable humeur.

Ainsi, de la rivière à la case, sur les repos, les travaux, les silences du jour, s'élèvent, ailes à peine membrées, d'éphémères chansons.

Le Grillon

Pointe Roro, terre Vaihi.
Le grillon chante avec le jour.
O Temuri, ô inconstante, ô inquiétante,
quand vas-tu venir, ô ma perruche rouge ?
Peut-être on t'a prise là-bas ?

L'ombre défendue

Sur moi l'ombre d'un arbre mapé,
Sur moi le tabou du sommeil interdit.
O tané bien aimé, j'étais toujours consentante,
ma pensée savait tes désirs,
tant je voulais être aimée de toi.
Et maintenant une interdiction affreuse nous sépare...

Hymnes - Eméné

Mais il est d'autres chants qui portent plus loin l'âme des hommes maoris.

Au cœur des ténèbres, devant les colonnes des cocotiers, ils se sont assemblés : au premier rang les enfants, derrière les femmes, même celles qui portent dans leurs bras leurs enfants nouveau-nés, puis les vieillards aux graves figures, et les jeunes gens fougueux sur la plus haute rangée. Devant eux se consument des flambeaux de graines grasses dont les flammes grésillantes peuplent les voûtes de lueurs, rougissant les torses bruns et les visages aux grands yeux. Et de très haut, perçant la nuit, une voix attaque le chant. Les autres suivent, les unes aiguës et déchirantes, les autres sourdes et basses, mais toutes passionnées de dominer l'effroi du nocturne silence, le vent qui bruisse à travers les palmes et le grondant tumulte du récif. A pleine voix tous chantent. Quel dieu les habite ? Les figures se creusent d'inspiration ou se dilatent de ferveur. Pour que la voix porte plus loin et plus haut, les doigts serrent les tempes, les paumes abritant le souffle au bord des lèvres. Quelle ivresse les tient ? Rang sur rang le rythme les balance, tels des arbres dans le vent, jusqu'à ce qu'au terme de l'effort les voix s'abandonnent et se posent sur la note sourde où religieusement s'attarde le chant.

Vieux chants aux paroles immémoriales, perdues dans la nuit des temps. Vers Taaroa, vers les dieux et les chefs de guerres dont les noms ont duré, montent ces hymnes à leur éloge. En vain les nouveaux venus ont introduit sous les airs anciens les versets nouveaux et les noms baroques de leurs prophètes. Vers les anciens dieux va la ferveur du chant.

Mais les voix éperdues se sont tues. Sur les têtes couchées, sur la fièvre encore inapaisée de ces visages dont les yeux suivent leur rêve



dans la nuit, passe un souffle d'incantation, le souffle d'un esprit errant. Est-ce la présence soudaine de l'Atua répondant à l'appel, le vieux génie menant son convoi d'âmes vers le terme des migrations ? Infléchissant la flamme des flambeaux un vent d'ailes accompagne son passage.

Mais comme il est funèbre, lourd d'ombre et de silence, le songe qui le suit !

NOTE

Les textes marqués d'une astérisque nous ont été communiqués par Marautaaroa et traduits par sa fille la princesse Takau Pomaré.

Les traditions rapportées dans le présent ouvrage ont été prises en partie dans Moorenhout (Voyage aux Iles du Grand Océan) partie dans les voyages de Cook (relation de Cook et de Forster), d'autres tirées des " mémoires d'Ariitaimai ", mère de Marautaaroa, remaniées par Quincey Adams et publiées par lui en langue anglaise (Paris 1901). Les travaux de Leverd et du R. P. Hervé Audran parus dans divers bulletins de la Société d'Etudes Océaniennes édités à Tahiti nous ont également fournis d'utiles indications.

Nous devons également remercier le Commandant Vivielle qui dirige avec tant de compétence la bibliothèque du Service Hydrographique de la Marine et le lieutenant de vaisseau Tanzy des intéressantes communications qu'ils ont bien voulu nous faire.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Les bois qui illustrent cet ouvrage font partie de la Collection Fayet. A Monsieur Fayet qui a bien voulu les mettre à notre disposition nous exprimons ici nos plus vifs remerciements.

IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE.

